

# EXCELSIOR

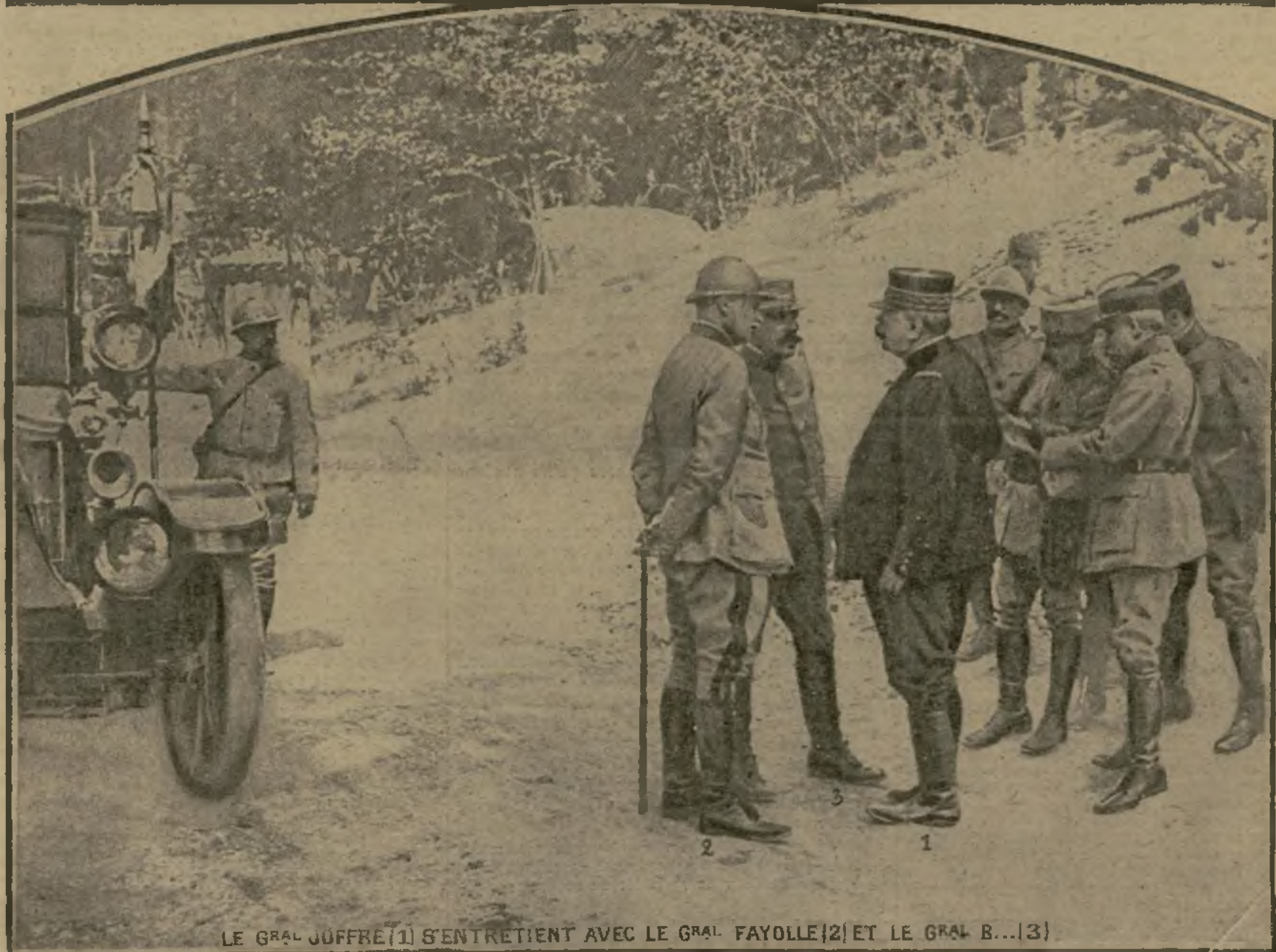
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 10 de chaque mois)  
France... Un an, 30 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 38 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior,  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Nous réalisons de nouveaux progrès sur la Somme



De nouvelles attaques sur la Somme ont permis à nos troupes de réaliser de nouveaux progrès dans ce secteur. C'est ainsi qu'elles ont enlevé une nouvelle tranchée ennemie entre Belloy-en-Santerre et Estrées. Un ouvrage fortifié, que les Allemands tenaient entre le bois de Hem et la ferme de Monacu, est également tombé entre nos mains. Les attaques d'infanterie, rendues particulièrement difficiles par la chaleur, se sont bornées à ces actions.



# LE CRÉPUSCULE DES LIONS

Il n'y a pas à dire le contraire : le lion, en tant qu'emblème de la force, est en baisse chez nous depuis le commencement de la guerre.

Chez nous seulement, car le lion britannique n'a rien perdu, lui, de son caractère symbolique national, aux yeux des dessinateurs satiriques. Il a la vie plus dure que le nôtre.

Le lion (le *yon*, disait plaisamment Alphonse Daudet) était encore fort répandu en France au moment de la guerre de 70. On en abusait. Passait encore de le voir dans les musées, dans les squares, sur les places publiques, et, en sentinelle, aux portes des jardins; mais le moindre petit châtelain de province se croyait tenu de surmonter ses pilastres d'un lion assis, la patte sur une boule. Quelques notaires renchérisaient même : ils faisaient dorer la boule, comme des panonceaux!

En avons-nous vu de ces *yons* farouches qui gardaient de paisibles demeures, veillaient sur les jeux des enfants, rassuraient la propriété et se morfondaient en roulant leur boule, pour luer le temps!

A cette époque, ils rendaient encore à l'Art de grands services. Dès qu'un sculpteur officiel, prix de Rome, honoré d'une commande de l'Etat, avait à exprimer la force et la noblesse dans la force, c'était bien simple : il vous prenait un lion (façon de parler, car il n'en avait jamais vu qu'au Jardin des Plantes... et encore!), il vous prenait un lion, dis-je, et le campait aux pieds d'un guerrier, voire même d'un particulier comme vous et moi. Inutile de se mettre en frais d'imagination : le lion suffisait à tout, superbe et généreux. On pouvait dire de lui ce que Victor Hugo dit de l'enfant :

Quand le lion parait le cercle de famille  
Applaudit à grands cris...

Il n'y avait pas de commémoration sans lui, de monument sans lui, de composition décorative sans lui.

Il était le roi des animaux et des poneifs.

Les hommes du Quatre-Septembre, qui firent la chasse aux aigles, ne la firent pas aux lions. Qui dis-je! Ils en remirent, dès que la guerre fut terminée. Ils commandèrent à Bartholdi cet énorme presse-papiers qu'est le *Lion de Belfort* au milieu de la place Denfert-Rochereau. D'autres lions, de plus modeste apparence mais encore imposants, ornèrent, en province, des promenades publiques. Nos ménageries de pierre s'augmentèrent, pendant quelques années, de rois du désert exilés sur la Mail ou sur le Cours et chargés, comme les musiques militaires dont parle Baudelaire, de verser l'héroïsme au cœur des citadins.

Mais c'était encore à Paris qu'ils foisonnaient le plus. Un de mes amis et moi, nous n'en comptâmes pas moins de trente, un jour, de l'Observatoire aux Champs-Élysées! Il est vrai que nous avions à traverser le Luxembourg et les Tuileries, où le lion abonde et n'a jamais cessé de se reproduire.

La guerre actuelle consomme peu de lions. La littérature même néglige les métaphores : réveil du lion, se battre comme un lion... qui étaient pourtant bien commodes. L'emblème est tellement démodé que pas un des petits journaux du front ne l'a ramassé pour le mettre à son chapeau. Le lion ne se porte plus. Il tend à disparaître de nos villas de plaisance et de nos vieux castels. Quand il tombe, on ne le relève pas. Quand il perd la boule avec laquelle il jouait, on le laisse, un peu ridicule mais toujours majestueux, la patte en l'air. C'est le père noble des jardins publics.

Mais alors... et le style décoratif dont il était l'espoir suprême et la suprême pensée?

Eh bien! mais ce style cherchera ses motifs en dehors du lion.

D'abord, il nous reste le coq, le coq gaulois, et même l'alouette, qui tiennent bon. Ils ont la tradition pour eux : ils sont immortels. N'importe quelle révolution peut éclater : le coq est assuré de ne point subir le sort des aigles, lorsque l'Empire tomba. On ne dévissera pas le coq du clocher où il chante. C'est un coq de quatre sous, sans prétentions esthétiques, un coq façonné par l'artisan de village... et tel quel, c'est encore celui-là le plus représentatif de la nation à l'heure qu'il est.

Je voyais l'autre jour, dans une gare, arriver un groupe de permissionnaires sordides, boueux, épiques, admirables... déjà légendaires! Ils venaient de Verdun. Ils avaient encore au fond des prunelles toute l'horreur de la bataille et du sacrifice.

Par quelle association d'idées éveillèrent-ils en moi celle du petit coq au haut de l'humble clocher? Ma foi, je n'en sais rien... mais ces paysans me parurent, l'espace d'un éclair, être

descendus de leur clocher pour défendre du bec et des ergots la terre de France, leur terre envahie.

La guerre finie, le petit coq gaulois remontera sur son clocher réparé... Je désire bien qu'on y trouve à redire!

Et la critique d'art elle-même sera désarmée devant le coq alimentaire que mettront au pot, en toute occasion, la peinture et la sculpture allégoriques. Car si beaucoup d'industries, après la guerre, manquent de bras, la sculpture, elle, aura de l'ouvrage et de la main-d'œuvre en veux-tu en voilà, pour glorifier nos héros. Le lion étant aujourd'hui relégué dans les armoires et dans les armoires, ne faut-il pas craindre que le coq n'ait à subvenir à tous les besoins?

Ah! combien ce serait dommage! Nul n'ignore que le meilleur moyen de rendre insupportables un emblème ou un hymne national, c'est de les répandre à satiété et sans discernement. S'il avait été possible d'interdire pendant un siècle l'usage du lion dans les Arts, au lieu de crépuscule à présent, vous parlez de réveil!

Lucien Descaves.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Voici quelques mois déjà qu'on n'épilogue plus dans les journaux sur l'origine du mot « cagna », auquel trois millions de poilus ont donné droit de cité dans la langue française : à tel point que si l'Académie française n'en était à la lettre D — déjà! — elle aurait dû sans doute l'introduire dans son dictionnaire.

Tout le monde sait aujourd'hui que ce vocabulaire, qui désigne les abris plus ou moins rudimentaires que nos soldats habitent sur le front, vient d'un mot annamite qui, entre parenthèses, devrait s'écrire ca-nha, selon l'orthographe inventée par les dominicains espagnols qui ont transcrit les premiers, d'après la phonétique de leur patrie, les sons du langage parlé par nos sujets d'Extrême-Orient.

Cela fait que, pour exprimer l'idée d'une maisonnette en terre, en paille ou en bois, nous sommes actuellement à la tête de quatre mots, tous d'origine coloniale, et qui ont pénétré dans notre vocabulaire par l'intermédiaire de ceux de nos soldats qui ont combattu outre-mer : gourbi, guitoune, paillette et cagna.

Les deux premiers viennent de l'Afrique du Nord, Algérie et Maroc. Les deux autres sont originaires d'Indo-Chine. Pourquoi le génie populaire de nos poilus est-il allé les chercher là, au lieu d'emprunter un terme à notre idiome classique, ou même à notre argot? La raison, je crois, en est toute simple : c'est que ces demeures, d'ailleurs médiocrement confortables, n'appartenaient à aucune architecture de type français : elles avaient quelque chose de « sauvage ». Et peut-être, du reste, nos soldats de l'infanterie coloniale les ont-ils les premiers édifiés sur le modèle des cases qu'ils avaient vues en Afrique ou en Asie.

Mais sera-ce là le seul enrichissement que notre langue devra à la guerre? On ne saurait le croire. Quand on pense que notre sol compte parmi ses défenseurs quinze cent mille Anglais, je ne sais combien d'Indous, et une armée russe, on est porté à imaginer que leur passage laissera quelques traces dans nos conversations : de même que les mots « alarme », « soldat », même, nous sont venus jadis de l'italien pour la même cause, ainsi qu'« amiral », et plusieurs autres, de l'espagnol.

Pierre Mille.

Il y a deux ans, par une belle journée semblable à celle d'hier, une foule tumultueuse avait envahi les boulevards et criait son enthousiasme ou sa haine.

Parmi tout ce monde, mobilisés, badands, manifestants, étaient quelques personnalités qui n'avaient pu résister au désir de se mêler au mouvement populaire.

Ainsi, M. Henri Lavedan, en complet gris clair, chapeau de paille, pardessus sous le bras, se promenait avec un sourire qui ne quittait point sa lèvre indulgente. M. Paul Hervieu demeura campé une bonne partie de l'après-midi au coin du boulevard et de la rue de la Paix. A ceux qui le saluaient, il ne croyait pas devoir débiter les formules d'usage, mais

un des rares, ce jour-là, il osa prédire à quelques intimes la longue durée de cette guerre. M. Pedro Gailhard, lui, arpenta la place de l'Opéra comme s'il eût voulu défendre le monument qui fut sien.

Dans un café du boulevard, il y eut une ruée. Quelques manifestants avaient pris pour un Allemand un malheureux sourd-muet que Mlle Lavallière défendit de son mieux. Comme quelques-uns la reconnurent, ils l'acclamèrent, et la divette, montée sur une table, chanta la *Marseillaise*, que la foule reprit avec elle.

— Ah! s'écria l'artiste enflammée, si j'avais mon costume de Napoléon, ils me suivraient jusqu'à Strasbourg...

Grâce à beaucoup de ceux qui l'applaudirent ce jour-là, Mlle Lavallière ira peut-être, au prochain 3 août, chanter la *Marseillaise* dans la vieille cité alsacienne.

\*\*\*

M. Bergson est en colère. M. Bergson se fâche. M. Bergson a écrit à un de nos confrères de ce matin une longue lettre qui contient cette phrase, en substance : « J'ai laissé dire, tant qu'on ne m'a attribué que des sottises, mais il s'agit aujourd'hui de tout autre chose. Je n'ai jamais prononcé un seul mot quant à la préparation de la guerre... »

Car M. Henri Bergson ne se laisse pas interviewer.

Lorsqu'un reporter lui écrit, l'éminent philosophe lui envoie, pour toute réponse, une formule imprimée, et dont voici le texte :

Monsieur Bergson aurait voulu pouvoir être agréable à M...

Mais il a dû se faire une règle absolue de ne répondre à aucun questionnaire et de ne donner aucune interview.

La plupart du temps cependant, M. Bergson ajoute de sa main une phrase cordiale, sur la partie blanche du papier, ou bien il vient lui-même apporter sa petite formule et converse très agréablement d'une chose étrangère... et le reporter ne songe plus à sa mission, car M. Bergson est un causeur prestigieux.

\*\*\*

La guerre a apporté, hélas! un très gros concours à la chirurgie expérimentale.

Les plus frappantes observations ont été faites sur le cerveau et sur le cœur.

La mitraille et les shrapnells semblent avoir volatilisé les théories de Broca et autres phrénologistes. En effet, des blessés, à qui l'on dut enlever des portions de cerveau localisant, croyait-on, des fonctions de premier ordre, n'ont pas pour cela été privés de ces fonctions, qui se rétablissaient bien vite par un équilibre spontané des éléments cérébraux. On croyait également le cœur intégralement vulnérable. L'Académie de Médecine italienne vient de citer le cas du soldat Brugnol, qui, se trouvant dans une des tranchées de l'Isonzo, recut, il y a plus d'un an, une balle dans l'épaule droite, et qu'on ne put extraire. Il se plaignait de douleurs dans la poitrine. Les médecins n'ayant que le projectile ait pu aller si loin. On ne découvrit rien au sondage...

Le soldat Brugnol est mort la semaine dernière. A l'autopsie, on trouva la balle, qui s'était logée dans un des muscles de la pointe du cœur.

Elle y est restée treize mois.

Le soldat étant mort à présent, on ne put faire mieux, à l'Académie, que de conserver son cœur troué dans un bocal...

\*\*\*

C'est cette année 1916 que tombe le centenaire de l'introduction du gaz d'éclairage à Paris.

Voici un anniversaire bien parisien!

Tandis que Londres considérait la nouvelle lumière avec défiance, y associant des idées d'explosion et d'asphyxie, et que l'on pouvait lire sur un théâtre londonien cette affiche rassurante : « On n'emploie pas le gaz ici. » (*No gas used here*), Paris faisait au gaz d'éclairage un accueil presque enthousiaste. Béranger put chanter :

La presse éclaire, et le gaz illumine,  
Et la vapeur vole aplanir les mers!

Feuilleter un roman ou ébaucher une idylle sous un bec de gaz était le comble de la poésie pour les belles dames d'alors.

De même, les dandys noctambules trouvaient un je ne sais quoi d'aventureux et d'héroïque à jeter des pierres dans lesdits becs de gaz.

Aujourd'hui, le gaz parisien a vieilli. Dame! Il a cent ans! Les Parisiennes ne l'apprécient plus guère que dans leur fourneau. M. Rostand n'a point célébré en vers sa célérité; et les dandys... pardon!... les poilus, ne combattent plus que les gaz asphyxiants.

Le gaz voit pâlir son étoile!

Le Veilleur.



LE FRONT DE PARIS

# Le bon vieux fiacre

Ma cousine Charlotte est venue de la campagne afin de passer un séjour à Paris. Je fus la prendre à la gare, et la trouvai, ainsi qu'il arrive quelquefois, dans un état de sensibilité aiguë.

Oui, Charlotte est ainsi : elle a sa sensibilité, de temps à autre, comme on a la migraine. Un rien alors la fait presque pleurer, elle parle en chevroant, son regard s'attendrit, et voilà qu'elle pardonne à tout le monde, sourit aux vieilles dames, embrasse les enfants, donne aux moindres mendicants des billets de cinq francs, juge toutes ses ennemies spirituelles, toutes ses amies bien habillées : c'est une crise.

Cette fois, je crois que c'est la prochaine disparition des fiacres qui l'avait jetée en pleine sensibilité. Depuis une dizaine de jours, elle m'en parlait dans chacune de ses lettres :

« Quelle mélancolie ! m'écrivait-elle... Ces pauvres fiacres ! Ils me font souvenir du temps où j'étais toute petite fille. On prenait un fiacre, quand il s'agissait de faire une course très courte, une course qui n'était pas sérieuse. On me disait : Nous irons en fiacre... et c'était comme si l'on m'eût promis de monter dans la voiture aux chèvres. »

Dans une autre lettre, les fiacres n'évoquaient plus seulement, pour Charlotte, les jours de sa prime enfance, jours encore bien peu éloignés, mais aussi la jeunesse de sa mère, bientôt de sa grand-mère. Ils ne tardèrent guère à lui rappeler les diligences, les bonnes vieilles mœurs, les jolies chansons d'autrefois, la ravaleuse et le marchand de coco, les gardes-françaises, Manon Lescaut... que sais-je ?

« Allez à une vente, me suppliait-elle. Achetez pour moi un vieux harnais, ou un fiacre même, bien fatigué, bien usagé, avec le brave cheval, que je garderai comme souvenir... »

J'hésitai, je répondis vaguement... C'est curieux comme on se monte la tête, à la campagne !

Bref, lorsque ma cousine sortit tout émue — elle avait son accès de sensibilité, ne l'oubliez pas — de la gare, son premier mot fut : « Un fiacre, oh ! appelez un fiacre s'il en reste encore dans Paris... »

Il en restait. Au premier qui s'avança, miteux et désastreux, Charlotte s'épanouit.

« Cher cocher... commença-t-elle.

Ou plutôt non, elle ne dit point : « Cher cocher », par un reste de respect humain ; mais la façon dont elle soupira doucement : « Cocher... » revenait bien au même.

« — Cocher, combien vous devez aimer votre délicieuse vieille voiture découverte, et votre charmant vieux cheval, qui trotte si gentiment ! Epave d'autrefois, cocher, souvenir de nos pères... »

Puis, tournant vers moi ses yeux affectueux : « Vous lui donnerez dix francs de pourboire, voulez-vous ? »

Dépendant le cocher, peu accessible à la poésie des regrets comme aux fumées de la vanité, fouettait insoucieusement sa rosse paisible. En arrivant, il déclara à Charlotte, en toute simplicité :

« — Moi, voyez-vous, madame, je suis chauffeur d'automobile, comme qui dirait mécanicien. Les chevaux, je m'en f... c'est pas ma partie. Seulement, tout le monde veut prendre des fiacres, à cette heure, je ne sais pas pourquoi. Alors, comme j'avais un taxi à drapeau blanc, que le client rebutait, je m'ai mis dans les sains, on y gagne davantage... »

Un instant après, ma cousine me demandait, de l'air le plus détaché : « Vous avez donné un gros pourboire à cet homme ? »

« — Mais, chère amie, je lui ai donné... cinq francs. Vous m'avez dit... »

Charlotte releva une de ses boucles, et me répliqua dédaigneusement :

« — Quelle poire vous êtes, mon pauvre garçon ! »

Marcel Boulenger.

## Les zeppelins, retour d'Angleterre, se délestent de leurs bombes... sur la Hollande.

ROTTERDAM, 2 août. — Violent une fois de plus la neutralité de la Hollande, une flotte de huit zeppelins a survolé hier matin l'île Terschelling. Il est vraisemblable que ces dirigeables revenaient à leur base après avoir accompli leur raid sur l'Angleterre.

D'autres zeppelins sans doute ont participé à cette expédition, car un autre groupe de trois de ces dirigeables, dont un volant très bas le long de la côte, a été vu d'Ymuiden, vers 5 heures. A 2 h. 30 de l'après-midi, deux autres zeppelins sont passés au-dessus de Rosendal.

LA HAYE, 2 août. — Les autorités militaires hollandaises présumant que les six fortes explosions, entendues la nuit dernière dans la province de Gueldre, étaient dues à des bombes que des zeppelins jetaient pour se délester.

# Les Allemands reprennent l'offensive devant Verdun et sont repoussés

## Nous progressons sur les deux rives de la Somme

Les Allemands ont enfin lancé l'attaque qu'ils tenaient en préparation, depuis plusieurs jours, contre nos positions de la rive droite de la Meuse. Elle a porté sur les secteurs de Thiaumont, de Fleury, du bois de Vaux et du bois du Chénois, comme celles du 23 juin et du 12 juillet. Elle a égalé l'une et l'autre en violence, mais non pour les résultats, qui, jusqu'ici, sont insignifiants. A l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont, nos contre-attaques ont complètement rejeté l'ennemi, et au sud c'est nous qui avons gagné du terrain. Ce n'est qu'à l'autre extrémité du front d'attaque, dans les bois de Vaux et du Chapitre, que les Allemands ont légèrement progressé, au prix de pertes importantes. L'objet évident de leurs attaques est le fort de Souville, qu'ils voudraient encercler comme ils ont fini par encercler, après trois mois de combats meurtriers, le fort de Vaux. Ils sont encore loin du but, et ne s'en sont pas rapprochés sensiblement depuis leur première attaque, le terrain cédé leur ayant presque toujours été repris dans l'intervalle.

C'est ainsi que dans la journée d'hier une série d'attaques limitées, mais liées entre elles, nous a permis de réaliser de sérieux progrès entre Vacherauville et Fleury ; nous avons enlevé deux lignes de tranchées allemandes et fait plus de 600 prisonniers.

Sur les deux rives de la Somme, des actions de détail se sont terminées à notre avantage. Entre le bois de Hem et la ferme de Monacu, nous avons enlevé un fort ouvrage, situé un peu au sud-ouest de la station de Hem, qui formait un petit saillant dans notre ligne. Dans le bois qui s'étend entre Estrées et Soyécourt, nous avons pris une tranchée qui couvrait, au nord-ouest, le groupe de maisons de Denécourt. Les Anglais ont progressé dans le système de tranchées puissamment organisé qui défend Martinpuich, entre Pozières et le bois des Fourreaux. Une autre contre-attaque, dans la partie de ces tranchées qui touche au bois des Fourreaux, a été brisée sous le feu de l'artillerie de nos alliés.

Notre communiqué signale en outre une reconnaissance heureuse des troupes russes qui se trouvent en ce moment sur le front de Champagne. Ceux qui ont pu voir, à leur arrivée à

Marseille et un peu plus tard au camp de Mailly, ces magnifiques soldats savent à quelle émulation généreuse répond ce premier exploit, et de quelle impatience d'autres occasions de combattre à nos côtés sont souhaitées.

En Volhynie, les Austro-Allemands ont essayé de riposter à l'avance des Russes vers Kovel par une attaque sur le flanc droit de l'armée Loesch, entre Smoliary et Slobykhva, au nord de la voie ferrée de Kovel à Sarny. Cette attaque a été repoussée. La situation reste fort grave pour l'ennemi en Volhynie, comme en Galicie et en Bukovine. L'archiduc Joseph-Ferdinand, qui commandait, devant Loutzk, la quatrième armée autrichienne et fut mis en déroute sur la Lipa, vient d'être relevé de son commandement



L'ARCHIDUC JOSEPH-FERDINAND

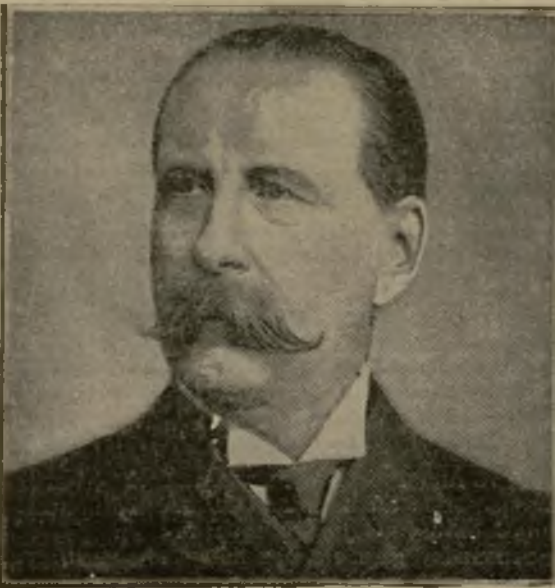
et remplacé par le général Terehtiansky. Cette disgrâce d'un prince de la famille impériale dément tout l'optimisme des dépêches officielles. C'est, en effet, cette défaite qui a ouvert aux Russes le chemin de Brody, qui est aussi celui de Lemberg.

Jean Villars

## Une déclaration solennelle du Tsar

PÉTROGRAD, 2 août. — La Gazette de la Bourse publie ce matin en première page et en gros caractères le passage suivant d'un discours du Tsar :

Je déclare solennellement que je ne ferai pas la paix avant que le dernier soldat ennemi n'ait quitté notre sol.



Le prince Von WEDEL, directeur du Comité national allemand « pour une paix honorable », est un ami personnel de Guillaume II. On rattache à son récent séjour en Suède la décision prise, par le gouvernement suédois, de fermer la Baltique.

## LES PROCLAMATIONS DES EMPEREURS COMPLICES

### Les "buts de la guerre" sont plus que jamais obscurcis

Les proclamations que les deux empereurs adressent à leurs armées et à leurs peuples, pour le deuxième anniversaire de la guerre, sont d'une redondance qui ne supplée pas au néant des idées. Il est bien remarquable, en effet, que les deux souverains n'aient trouvé à dire, dans une circonstance pareille, que des banalités dépourvues de toute signification politique. Des exhortations morales, oh ! leurs discours en sont remplis. L'empereur Guillaume, dans l'allusion qu'il a faite à la disette des vivres, a même, comme un vrai prédicateur, montré ce qui devrait être plutôt que ce qui est, quand il a dit que le Nord et le Sud se partageaient fraternellement leur nourriture. La vérité est loin d'être aussi belle, et Guillaume II le sait bien.

Quant aux buts, quant aux fins, quant à l'issue de la guerre, c'est-à-dire quant à ce qui intéresse le plus vivement, et à juste titre, les Allemands, ces documents sont muets. Et ce silence est le signe d'un embarras grave. La guerre que fait l'Allemagne est-elle une guerre de conquêtes ou une guerre défensive ? On ne sait plus. La pensée du déclamateur impérial hésite. Et après avoir entendu ce morceau d'éloquence, l'Allemagne ne sera pas plus éclairée qu'avant sur ce qui fait l'objet de toutes ses discussions intérieures. Elle saura un peu moins ce qu'elle voudrait le plus passionnément savoir : pourquoi elle se bat, jusqu'à quand elle se battra.

Ce n'est pas une des moindres supériorités des Alliés, au contraire, que de connaître exactement les raisons pour lesquelles ils ont pris



les armes et que de voir clairement le but devant eux. Succédant aux déclarations de M. Poincaré, la note du gouvernement français aux neutres sur la conduite des autorités allemandes, dans nos départements envahis, fixe la tâche des Alliés. Il s'agit pour eux de rendre l'Europe habitable, de la soustraire au barbare « droit du poing ». Voilà l'idée qui fortifie leur volonté. *Lux nostris hostibus ignis*, disait un adage antique. Cette lumière que nous possédons, et qui manque à nos ennemis, les brûlera. — J. B.

(Voir, page suivante, le texte des proclamations de Guillaume II et de François-Joseph.)

### L'OFFENSIVE RUSSE

## SUR LA ROUTE DE KOVEL

Les contre-attaques allemandes sont repoussées avec de lourdes pertes

#### FRONT OCCIDENTAL

PÉTROGRAD, 1<sup>er</sup> août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Dans les régions des villages de Stobynoff et Smolary, l'infanterie allemande a attaqué furieusement nos éléments sur la rive ouest du Stokhod : elle a été repoussée par nos vaillants régiments avec de grosses pertes pour l'ennemi. Le combat continue.

#### FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Sivas, à l'ouest d'Erzindjan, nos troupes ont avancé de nouveau.

La tactique des cosaques dans les Carpathes  
LONDRES, 2 août. — On mande de Budapest au Morning Post :

« Dans les Carpathes, les Russes n'emploient que des divisions caucasiennes qui, divisées en petits groupes de 300 hommes et parfois d'un millier d'hommes, s'avancent à travers les sentiers montagneux, attaquant toujours les détachements ennemis rencontrés, même si ces détachements sont très supérieurs en nombre.

« Les Russes attirent ainsi vers des régions désolées autant de troupes ennemies qu'il est possible.

« Les troupes russes sont descendues à plusieurs reprises dans les plaines où elles livrent des batailles sanglantes contre des forces supérieures, ne retirant que pour repaître sur un autre point. Ces petits raids sement chez l'ennemi une panique incessante.

« Il est à remarquer que les cosaques emportent toujours leurs camarades blessés. Souvent même, ils emportent leurs morts. »

### La sauvagerie des Allemands

(OFFICIEL)

Dans la région à l'est de Goroditsche, un de nos éclaireurs a retiré des fils de fer barbelés ennemis un soldat blessé ; celui-ci a raconté que les Allemands rampèrent vers lui à plusieurs reprises et le blessèrent à coups de couteau au cou et à la poitrine.

Cette déposition du blessé a été confirmée.

### ARRIVERA-T-IL ?

## Le "Deutschland" a quitté Baltimore

NEW-YORK, 2 août. — Le submersible *Deutschland* a quitté Baltimore mardi, à 17 h. 40.

Plusieurs bateaux convoyeurs l'escortaient. Il se dirigeait vers le cap de Virginie.

Quand le sous-marin arriva au phare du cap Charles un contre-torpilleur américain l'escorta. On croit que le *Deutschland* s'arrêtera avant de franchir les caps.

Des navires de guerre anglais croisent à la limite des eaux territoriales.

### La cargaison

NEW-YORK, 2 août. — La cargaison du navire se compose d'environ 500 tonnes de nickel et de caoutchouc. Le caoutchouc est emmagasiné dans les compartiments extérieurs de sa cale.

Pour éviter de porter un poids trop fort et de prendre trop de place, les compartiments qui contenaient le caoutchouc ont été enlevés et le produit brut a été descendu dans la cale.

Ce produit ne peut pas être abîmé par l'eau de mer comme le nickel ; par conséquent il n'a pas été nécessaire de prendre autant de soin à cet égard.

Toutefois le nickel, étant solide, sert de lest. On croit généralement ici que le sous-marin porte également du fer, mais on ne sait pas exactement pour quelle somme. (New-York Herald.)

# COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Mercredi 2 août (734<sup>e</sup> jour de la guerre)

### 15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, ENTRE LE BOIS DE HEM ET LA FERME MONACU, nos troupes ont enlevé un ouvrage fortifié, puissamment tenu par l'ennemi.

AU SUD DE LA RIVIERE, une attaque, faite par nous DANS LA REGION D'ESTREES, nous a permis d'occuper une tranchée allemande AU NORD-OUEST DE DENIECOURT et de faire des prisonniers.

EN CHAMPAGNE, A L'OUEST D'AUBERIVE, une reconnaissance russe a chargé à la baïonnette un détachement ennemi qui s'est dispersé, laissant des morts sur le terrain.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte a continué avec violence pendant la nuit sur LE FRONT VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS, et s'est étendue à l'est jusqu'à la région AU SUD DE DAMLOUP.

L'ennemi, après une série d'attaques infructueuses, dont quelques-unes accompagnées d'émission de gaz suffocants, a gagné un peu de terrain dans LE BOIS DE VAUX-CHAPITRE ET AU CHENOIS. Ailleurs, toutes les tentatives ont été arrêtées par nos feux.

Nous avons fait, au cours de ces actions, qui ont coûté des pertes importantes à l'ennemi, une centaine de prisonniers, dont 3 officiers.

### LA GUERRE AERIENNE

Sur le front de la Somme, notre aviation de chasse s'est montrée, hier, très active : trente-trois combats ont été livrés à l'avantage par nos pilotes au-dessus des lignes ennemies.

Un avion allemand, attaqué par deux Nieuport, a été vu tombant en flammes, et quatorze autres appareils allemands sérieusement touchés ont été contraints d'atterrir ou de piquer brusquement dans leurs lignes.

### 23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, il n'y a eu aucune action d'infanterie au cours de la journée.

D'après de nouveaux détails, l'ouvrage fortifié enlevé par nous ENTRE LE BOIS DE HEM et la FERME MONACU renfermait une centaine de cadavres allemands. Jusqu'à présent, nous avons déblayé quatre mitrailleuses dans cet ouvrage.

AU SUD DE LA SOMME, deux contre-attaques tentées par l'ennemi sur la tranchée que nous avons conquise AU NORD-OUEST DE DENIECOURT ont été repoussées.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, bombardement par obus de gros calibre de nos deuxièmes lignes AU SUD DU MORT-HOMME.

SUR LA RIVE DROITE, nous avons effectué plusieurs attaques échelonnées DEPUIS LA MEUSE JUSQU'AU SUD DE FLEURY. Dans le bois immédiatement à l'est de VACHERAUVILLE, à l'ouest et au sud de L'OUVRAGE DE THIAUMONT, ainsi que dans le ravin au SUD DE FLEURY, nos troupes ont enlevé plusieurs tranchées allemandes et des points d'appui organisés. Nous avons fait, au cours de ces actions, environ 600 prisonniers et nous avons capturé une dizaine de mitrailleuses. Une contre-attaque ennemie dans la région de Vacherauville a été repoussée à la grenade.

Dans les secteurs de VAUX-CHAPITRE ET DU CHENOIS, le bombardement continue avec violence.

### Les communiqués britanniques

#### 14 HEURES.

La nuit dernière, nous avons encore progressé dans les tranchées ennemies à l'EST DE POZIERES. En différents endroits nos troupes ont dû en venir au combat corps à corps dans lequel nous avons eu l'avantage.

Hier, à la nuit tombante, une contre-attaque ennemie sur nos nouvelles positions à l'OUEST DU BOIS DES FOUREAUX a échoué devant le tir de barrage de notre artillerie.

#### 21 HEURES 35.

La situation demeure sans changement. Journée relativement calme qui ne se signale que par l'activité de l'artillerie ennemie contre le BOIS DES TRONES.

Au cours des dernières vingt-quatre heures notre artillerie a détruit, avec le concours de notre aviation, sept emplacements de batteries et six dépôts de munitions près de GRANDE-COURT, ainsi que certains autres emplacements de batteries dans différentes parties du front.

Quelques avions ennemis qui s'étaient légèrement avancés en deçà de nos lignes ont été rapidement mis en fuite. Un d'entre eux a été descendu, un autre a subi des avaries. Les avions allemands paraissent s'efforcer d'éviter tout engagement.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

### La morgue des officiers prussiens

LONDRES, 2 août. — Un officier britannique, dans une lettre publiée par le Times, donne quelques détails sur l'attitude de certains officiers allemands faits prisonniers à Pozieres par les Australiens.

« Ce qui semblait le plus offusquer celui à qui je parlais c'est qu'il était dans la même « cage » (enceinte en fil de fer) que ses hommes. A vrai dire, une barrière de fils de fer le séparait des soldats, mais sa dignité était froissée : « Je n'ai pas l'habitude de coucher dehors, disait-il. Chez nous, les officiers couchent toujours dans les maisons. »

« Je ne pouvais m'empêcher de sourire de leur suffisance et de la haute idée qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ils étaient sales, boueux, mal rasés, mais l'un d'eux s'obstinait néanmoins à porter des gants clairs. Ils redoutaient la traversée de la Manche, ayant été informés qu'il est très rare qu'un de nos bateaux réussisse à effectuer cette traversée. Je les rassurai sur ce point, mais j'ajoutai qu'on allait sans doute les transporter dans l'île de Malte et que dans cette traversée-là ils auraient bien des chances de couler. Ils dirent alors : « Mais ne pourrait-on pas signaler qu'ils transportent des prisonniers allemands ? » Ceci me parut charmant. »

## L'assassinat du capitaine Fryatt

Le gouvernement britannique s'informe du nom des meurtriers

LONDRES, 2 août. — Aujourd'hui, à la Chambre des communes, lord Robert Cecil, en réponse à une question, a dit que le gouvernement britannique a prié l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin de s'informer des noms de ceux qui constituaient le conseil de guerre devant lequel a comparu le capitaine Fryatt. Il a ajouté que l'ambassadeur des Etats-Unis se renseignait sur le sort des cinq femmes de chambre du *Brussels* qui ont été faites prisonnières et internées par les Allemands en dépit du droit des gens.

Lord Robert Cecil a ajouté qu'il faudrait être un criminel pour s'abstenir de faire des efforts en vue d'empêcher le retour des crimes allemands. Les hommes d'Etat d'Allemagne, dit-il, sont des menteurs, les officiers des brutes, les marchands des voleurs.

EVIAN SAISON CACHAT  
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

ELIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

A PARIS, Rue St-Augustin, n° 22



CE QU'ILS DISENT

# Où Guillaume II parle beaucoup du passé et fort peu de l'avenir

L'empereur Guillaume II, à l'occasion du deuxième anniversaire de la guerre, a adressé deux proclamations : l'une à l'armée et à la marine, l'autre au peuple allemand.

Nous publions ci-dessous, à titre documentaire, les textes de ces proclamations.

Le premier de ces documents est un ordre du jour à l'armée et à la marine. En voici le texte :

## ORDRE DU JOUR A L'ARMÉE

Camarades, la seconde année de la guerre mondiale touche à sa fin. Comme la première, elle a été pour les armes allemandes une année de gloire. Sur tous les fronts, vous avez porté de nouveaux et lourds coups à l'ennemi ; si écrasé par la force de vos attaques, il a battu en retraite, ou si renforcé par des forces étrangères contraintes au service de toutes les parties du monde, il a tenté de vous dérober les fruits de vos victoires antérieures, vous vous êtes toujours montrés supérieurs à lui.

Même là où la tyrannie de l'Angleterre est incontrastée, sur les ondes libres de la mer, vous vous êtes battus victorieusement contre une supériorité gigantesque.

Comme le souvenir de nos héros morts, votre gloire durera éternellement. Les lauriers qu'ont gagnés nos forces toujours pleines de confiance, malgré les épreuves et les dangers, sont liés inextricablement au travail dévoué et infatigable de ceux qui restent en Allemagne. Cette force restée dans la patrie envoie son inspiration sans cesse renouvelée aux armées en guerre. Cette force a toujours aiguisé nos épées, allumé l'enthousiasme de l'Allemagne et terrifié l'ennemi.

Ma reconnaissance, comme celle de la patrie, est due à la nation laborieuse.

Mais la force et la volonté de l'ennemi ne sont pas encore brisées ; nous sommes obligés de continuer une lutte sévère afin d'assurer la sécurité de la patrie bien-aimée et de conserver l'honneur et la grandeur de l'empire.

Si l'ennemi fait la guerre par la force de ses armes ou bien par la force d'une malice froide et rusée, nous continuerons comme avant dans cette troisième année de guerre.

L'esprit du devoir patriotique et la résolution inflexible de vaincre animent nos foyers, et nos forces combattantes sont aujourd'hui ce qu'elles étaient dans les premiers jours de la guerre.

Je suis convaincu qu'avec l'aide miséricordieuse de Dieu vos gestes futurs égaleront ceux du passé et du présent.

Le second document est adressé au chancelier de l'empire.

## PROCLAMATION AU PEUPLE

Pour la seconde fois, l'anniversaire du jour arrive où nos ennemis me forcèrent d'appeler les fils de l'Allemagne aux armes pour défendre l'honneur et l'existence de l'empire. La nation allemande a passé par deux années de gestes héroïques et de souffrances sans pareilles. L'armée et la marine unies à nos vaillants et loyaux alliés ont gagné une gloire plus exaltée en attaque comme en défense. Beaucoup de milliers de nos frères ont sacrifié avec leur sang l'attestation de leur loyauté à la patrie.

Dans l'ouest et dans l'est, nos héros en gris de campagne s'opposent avec un courage inébranlable à la ruée terrible de l'ennemi. Notre jeune flotte, le jour glorieux du Skager-rak a donné un coup formidable à la flotte britannique. Devant nos yeux brillent des actes de sacrifice infatigable, de camaraderie loyale sur le front.

En Allemagne, nous voyons aussi l'héroïsme des hommes, des femmes, des jeunes et des vieux, de tous ceux qui supportent calmement et vaillamment le deuil et l'anxiété ; de tous ceux qui organisent des œuvres et collaborent à apaiser les souffrances causées par la guerre ; de tous ceux qui travaillent jour et nuit pour fournir les armements indispensables à nos frères dans les tranchées et sur les mers. L'espoir de l'ennemi qu'il pourra surpasser notre production de matériel de guerre se montrera aussi vain que son plan d'atteindre, en nous affaiblissant, ce que son épée ne peut pas atteindre.

Béni soit le Dieu qui, sur les champs d'Allemagne, a récompensé les fermiers plus abondamment que nous n'osions l'espérer. Le Midi et le Nord, en concurrence amicale, s'efforcent de trouver de meilleurs moyens pour répartir équitablement les vivres et autres choses indispensables.

J'offre mes remerciements les plus cordiaux à tous ceux qui combattent ou sur le champ de bataille ou dans la patrie. Des jours mauvais nous attendent encore.

Après un hiver terrible de deux années de guerre, le désir de paix sème dans tous les cœurs humains, mais la guerre continue parce que

le cri de guerre des gouvernements ennemis est toujours : « La destruction de l'Allemagne. »

La responsabilité pour l'effusion ultérieure du sang reste exclusivement sur nos ennemis.

La confiance ferme que l'Allemagne est invincible malgré la supériorité numérique de l'ennemi ne m'a jamais abandonné et chaque jour elle se raffermi de nouveau. L'Allemagne sait qu'elle se bat pour son existence ; elle connaît sa force, elle se fie à l'aide de Dieu. Rien alors ne pourra ébranler ni sa résolution, ni sa fermeté.

Nous mènerons cette lutte à une fin qui garantisse notre empire contre des assauts futurs et nous assureront un champ libre pour le développement du génie et du travail allemands.

Nous vivrons en sécurité, libres et forts parmi les nations du monde. Personne ne nous arrachera ce droit. Je vous prie de publier ce manifeste.



Le visage de Guillaume II, — comme son langage — n'est plus le même qu'il y a deux ans ; et l'on voit, sur cette photographie récente du kaiser, l'empreinte du doute et de l'angoisse.

## Quant à François-Joseph, il se déclare "pleinement satisfait"

La Wiener Zeitung (officielle) publie le manifeste suivant :

Cher comte Sturgkh,

Pour la seconde fois se renouvelle l'anniversaire des jours où l'honneur intransigeant des ennemis nous a forcés à la guerre. Bien que je déplore profondément la longue durée de cette dure épreuve imposée à l'humanité, je suis rempli de satisfaction lorsque je considère cette lutte immense qui justifie toute ma confiance dans la force invincible de la monarchie. Dignes de leurs vaillants fils, qui en étroite union avec les armées de nos glorieux alliés, résistent héroïquement aux assauts toujours renouvelés d'un ennemi supérieur en nombre, mes peuples bien-aimés ont rempli dans le pays tout leur devoir avec enthousiasme comme il convient dans une époque si sérieuse. Unis dans une magnétique volonté de vaincre, ils ont consenti avec une virile énergie tous les sacrifices que réclame une paix future honorable et durable. Se rendant exactement compte de ce qu'on pouvait exiger pour le bien de la patrie, ils ont supporté toutes les restrictions à la vie économique nécessitées par l'état de guerre et ont déjoué les plans perfides de l'ennemi qui avaient pour but de mettre en danger systématiquement l'existence de la population pacifique.

Mon cœur partage dans une patriotique sympathie avec chacun de mes fidèles sujets les soucis qui pèsent sur lui et qu'il supporte avec autant d'assurance, les deuils pour les disparus, les angoisses pour les bien-aimés sur les champs de bataille, les ennuis résultant des troubles imposés au travail paisible et bienfaisant et les difficultés sérieuses résultant des conditions de la vie. Mais, m'appuyant sur les expériences heureuses de deux années de guerre, je considère l'avenir avec une entière confiance, heureuse de savoir que mes braves peuples méritent vraiment la victoire et confiant que la grâce et la bénédiction de la Providence leur seront accordées.

Dans ces jours mémorables et pleins de promesses, je me sens poussé à faire savoir de nouveau à mes peuples que la façon dont ils s'acquittent inlassablement de leurs devoirs patriotiques me remplit de fierté et de joie, et que je leur suis profondément reconnaissant de leur attitude énergique qui nous assurera la victoire finale.

PAGES D'HÉROÏSME

# La Chapelle Sainte-Fine 13-18 Juillet

C'était, il y a une dizaine d'années, une petite construction de trois mètres carrés où se vénérait une mystérieuse Sainte-Fine — qui avait bien pu être Delphine ou Joséphine. La « Chapelle Sainte-Fine » s'élevait très près et au sud-ouest de la croisée où se rencontrent la route qui mène du village de Fleury au fort de Souville et celle qui, de Vaux, à travers le bois de Vaux-Chapitre, conduit à Verdun.

La dernière poussée allemande (des premiers jours de juillet) avait porté les Boches au delà du chemin de Vaux à Verdun et avait même submergé la « Chapelle Sainte-Fine ».

Par la possession de ce petit point, l'ennemi menaçait notre ligne de rupture, et par cette assurance des Allemands avaient tenté de se jeter sur Souville. Un tir de barrage avait alors séparé du gros ennemi ces assaillants et, après les avoir ainsi isolés, on les avait littéralement écrasés.

Cela ne pouvait suffire. Au moment où, reprenant l'offensive vers Fleury, nos troupes allaient lentement, mais sûrement, regagner le terrain perdu, il fallut fermer la fissure de Sainte-Fine.

Le 12, dans la nuit du 12 au 13 juillet, porté sur la ligne.

Il faut se figurer le champ de bataille. Entre Douaumont et Souville, le sol est labouré, traversé d'énormes sillons, creux de milliers de trous énormes, de six, huit, dix mètres de diamètre. Plus de chemins, de routes, de champs, de prés ; plus de villages ni d'ouvrages ; plus de boyaux ni de tranchées. Il faut regarder vingt fois la carte pour se bien persuader qu'on est sur une ancienne route départementale ou que là-bas, à 300 mètres de vous, il y avait un village. Tout est « subversé », retourné.

Dès la nuit du 13 au 14, une première reconnaissance est tentée du côté de la Chapelle Sainte-Fine : elle est reçue par des fusillades et des mitrailleurs qui prouvent que, si le Boche n'avance plus, il veille : deux officiers qui dirigeaient la reconnaissance sont tués, ainsi que 16 hommes.

On sait à quoi s'en tenir. La parole est donnée à l'artillerie.

Pendant que, méthodiquement, nos canonnières battent la première ligne boche, le 17 ne reste pas oisif.

Des patrouilles battent l'ancien bois : on ramène du Boche ; un « coureur » qui porte un ordre rencontre soudain deux Allemands ; le coureur n'a pas d'armes ; les deux Boches ont des fusils. Mais comme ce n'est pas lui qui fait « camarade », ce sont eux. Il les emmène au P. C. Là, on constate qu'ils ont leurs armes chargées ; on leur fait décharger. « Comment n'as-tu pas pris la précaution, toi qui n'avais pas d'armes, de leur faire décharger la leur ? » — « Ça leur aurait fait penser qu'elle était chargée. »

Les Boches marmitent horriblement en avant de la Chapelle Sainte-Fine. Le P. C. reçoit un abus. Une petite partie s'écroule ensevelissant deux hommes. Ils sont probablement écrasés. N'importe, on ne va pas laisser des camarades sous la terre et sous les marmites ; quatre heures, péniblement, on travaille. Un corps est enfin découvert sur lequel le second homme respire. Un médecin se glisse à plat ventre, sous les rendins effondrés, dans la terre gluante, pour faire d'urgence presque à l'ânes, une piqûre d'éther au malheureux.

Le 17, une nouvelle reconnaissance offensive est décidée : elle s'effectue dans la nuit, belle nuit d'été mensien, douce et fraîche ; on se glisse de trou en trou ; on rampe dans la terre encore chaude ; on heurte des cadavres boches. On est à deux pas de la Chapelle. Soudain, on se dresse : « Paul Paul Paul ! » Les grenades pleuvent sur les trous remplis de Boches. Ceux-ci décampent — ceux qui peuvent — ou se font prendre. En dix minutes, tout est nettoyé. Voilà ce que vaut la résolution d'un jeune chef, servie par la vaillance d'une soixantaine de soldats. On se terre dans la petite cave, seul reste de l'ancienne Chapelle.

On a la Chapelle ! Mais tel est le barrage entre les occupants et notre ligne que, pendant toute une journée, on ne pourra, au P. C., savoir s'ils sont vainqueurs ou morts. Envoyer du P. C. au de la Chapelle un coureur, c'est l'exposer à une mort certaine.

C'est seulement dans la nuit du 18 au 19 que le lieutenant F... peut faire savoir qu'il vit et qu'il tient la Chapelle où il s'organise.

Tout le monde, d'ailleurs, travaille au 19, et tout le monde paye de sa personne. Le colonel de Saint-G... a été blessé le 16 ; le commandant L... a pris le commandement avec un admirable sang-froid. Sans lui, le commandant C... a organisé la petite action de Saint-Fine, si bien menée par le lieutenant F...

Quand, le 24, le régiment est relevé, il a bouché un trou et repris son morceau.



# LES ITALIENS REFOULENT PARTOUT L'ENNEMI

UNE COLONNE D'INFANTERIE ALLANT PRENDRE POSITION



UNE SENTINELLE AU POSTE D'ECOUTE



SOLDATS ASSURANT LA LIAISON ENTRE L'ARRIERE ET LES PREMIERES LIGNES

Tandis que les armées franco-britanniques poursuivent leurs succès sur la Somme et que les Russes bousculent chaque jour les Austro-Allemands, nos alliés d'Italie combattent aussi vaillamment l'ennemi commun. Ils l'ont repoussé au sud de Rovereto et au nord d'Arsiero, entre le mont Cimone et Zonessa. Les Autrichiens, inquiets de la marche des troupes italiennes qui se portent vers l'Avisio, au nord-est de Trente, ont essayé, mais en vain, d'arrêter cet important mouvement.



# DERNIÈRE HEURE

## L'AVANCE RUSSE

Stanislau et Lemberg  
sont très sérieusement menacés

COPENHAGUE, 2 août. — Les dépêches de Vienne annoncent que l'Autriche procède en ce moment aux préparatifs d'évacuation de Lemberg.

Une grande quantité de marchandises est déjà enlevée et transportée sur l'arrière. La population civile est autorisée à se rendre à Vienne et à Przemyśl. (Radio.)

PÉTROGRAD, 2 août. — Les Russes ayant pénétré, d'après le communiqué d'hier, dans la région de Monasterziska, ont débordé l'aile droite du général Bothmer et menacent Stanislau.

### Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 2 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

En maints endroits, feux d'artillerie et d'infanterie.

Des tentatives de petits éléments ennemis pour attaquer nos lignes ont toutes été repoussées par notre feu.

Un aéroplane ennemi a bombardé près d'Oussitchi, sur la chaussée de Vladimir-Volynsk-Loutsk, un convoi de blessés dont il a tué ou blessé de nouveau plus de vingt hommes et un hôpital de division installé à Oussitchi où il a tué un infirmier et en a blessé huit.

FRONT DU CACAISE

Notre avance continue.

Les généraux Letchiski et Sakharof décorés de l'ordre Alexandre-Newsky

PÉTROGRAD, 2 août. — L'Empereur a conféré aux généraux Letchiski et Sakharof les insignes de l'ordre Alexandre Nevski.

## Le vapeur hollandais "Zeeland" coulé par un sous-marin allemand

LONDRES, 2 août. — Un journal de province, la Gazette de South Shields, dit que le navire néerlandais Zeeland, fut arrêté la nuit dernière par un sous-marin allemand, tandis qu'il se rendait d'un port d'Ecosse à un port étranger. Le capitaine du sous-marin saisit les papiers du navire et ordonna au capitaine de quitter le bord. Le navire fut alors coulé à l'aide de bombes et à coups de canon.

L'équipage du sous-marin s'est vanté d'avoir coulé 5 navires avant de rencontrer le Zeeland.

On croit avoir affaire au pirate qui a coulé 3 chalutiers de Grimsby.

L'équipage du bateau néerlandais est arrivé ce matin à South Shields indigné du traitement qu'il a subi.

### Casement sera exécuté ce matin

LONDRES, 2 août. — Le Daily Express apprend que sir Roger Casement sera pendu dans la prison de Pentonville, jeudi matin.

L'exécution ne sera pas publique.

## Un haut fonctionnaire anglais va passer en jugement

LONDRES, 2 août. — Diverses accusations ayant été portées contre un haut fonctionnaire du ministère de la Guerre, entre autres celle d'avoir commis des actes qui n'auraient pas toujours été inspirés par des considérations nationales, une enquête fut ordonnée par le tribunal militaire.

Plusieurs députés ayant demandé la constitution d'un tribunal militaire avec jury civil, le secrétaire d'Etat à la Guerre a déclaré, aujourd'hui, à la Chambre des Communes, qu'il déposerait un projet de loi dans ce sens.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— A Salonique, le prince Alexandre de Serbie a invité à sa table les généraux Serrail et Mline et s'est entretenu longuement avec eux sur les futures opérations militaires.

## Grave échec des Autrichiens dans la vallée de l'Astico

ROME, 2 août. — (Commandement suprême) :

Les dernières nouvelles concernant le combat qui s'est livré dans la vallée de l'Astico, la soir du 31 juillet, prouvent que l'ennemi y a subi un grave échec. Après un intense bombardement contre tout notre front entre la vallée de Toroch et la vallée d'Assa, l'ennemi a tenté des diversions sur le mont Seluggio et sur le terrain de Castelletto, pendant que, avec des forces importantes, il assaillait le mont Cimone.

Nous l'avons partout repoussé en lui infligeant de graves pertes.

Dans la zone de Tofana, l'ennemi a renouvelé, hier, de vains efforts contre notre position de Forcella (Boite), puis son artillerie a pris sous son feu Cortina-d'Ampezzo.

La notre a riposté par le bombardement des localités de la vallée de la Drava.

Dans le haut Degano, l'artillerie ennemie a lancé des bombes incendiaires sur Forni-Avoltri; la nôtre, par contre, a détruit la localité de Mauthon, dans la vallée de Gail.

En représailles du raid des aéroplanes ennemis, dans la journée du 27, sans aucun but militaire, sur nos villes ouvertes dans l'Adriatique inférieure, une forte escadrille de nos Caproni a bombardé, hier matin, sur le golfe de Fiume, une jaloupe de torpilles et de sous-marins Whitehead, à trois kilomètres à l'ouest de la ville.

Malgré l'artillerie anti-aérienne et les attaques des aéroplanes ennemis, nos hardis aviateurs ont lancé sur l'objectif quatre tonnes d'explosifs qui ont provoqué des ruines et des incendies.

Au cours des combats aériens, un aéroplane ennemi fut abattu au-dessus de Muggia et un de nos Caproni dut atterrir près de Volosca.

Tous les autres sont rentrés indemnes.

## L'Allemagne veut affamer la Pologne

WASHINGTON, 2 août. — Le gouvernement des Etats-Unis publie une note datée du 29 juillet par laquelle le gouvernement allemand rejette l'offre de la Grande-Bretagne, approuvée par la France, de laisser passer les vivres américains destinés à la Pologne.

L'Allemagne déclare que les conditions mises à cette offre sont impraticables, que de nouvelles négociations seraient sans but et qu'après le 1<sup>er</sup> octobre ces secours seront probablement inutiles, étant donné que les récoltes s'annoncent comme devant être bonnes.

## LES CRIMES ALLEMANDS dans le nord de la France

AMSTERDAM, 2 août. — On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au Telegraaf d'Amsterdam :

« Les soldats allemands se sont présentés aussi à l'Institut Turgot, à Roubaix, et y ont enlevé cent cinquante élèves âgés de seize ans sans leur donner l'occasion de dire adieu à leurs parents. Le directeur de l'Institut Turgot déclara à l'officier allemand qu'il était responsable pour ses élèves et qu'il désirait les accompagner : ce qui lui fut accordé.

« Les trains qui ont emporté les jeunes gens, les jeunes filles, les hommes et les femmes vers un lieu encore inconnu sont partis du pont de Wattrelos. On a entendu les gémissements et les pleurs des malheureux. Ce fut un spectacle qui eut les cœurs les plus endurcis. A travers les trous des wagons à bétail et à marchandises on apercevait des visages tristes et pâles. Les Allemands traitaient tous ces malheureux sans défense comme du vulgaire bétail.

« Les soldats allemands couraient le long des trains, et la seule parole de consolation qu'ils prononçaient étaient : « Ne pleurez pas... vous serez bien soignés en Allemagne... vous aurez de la viande deux fois par jour. »

« Finalement apparurent le commandant allemand Hoffmann et son conseiller le lieutenant Baür. Ils respectèrent le train et donnèrent le signal du départ. Six trains, comprenant chacun environ 1.200 civils de Roubaix, quittèrent ainsi la gare de Wattrelos. »

## Représentations hollandaises à l'Allemagne

Le gouvernement impérial doit céder

LONDRES, 2 août. — On mande de Copenhague au Daily Express que les gouvernements alliés ont fait remarquer à la Hollande que la majeure partie des exportations des Pays-Bas allaient en Allemagne et presque rien aux Alliés. Le gouvernement anglais a demandé que les mêmes quantités d'avant juin 1914 soient exportées à Londres.

Le gouvernement hollandais, craignant des représailles, a envoyé des représentants à Berlin qui ont exigé que l'Allemagne cesse d'inquiéter les navires transportant des produits alimentaires pour l'Angleterre, sinon la Hollande fermerait sa frontière orientale, car les Alliés pourraient arrêter les importations hollandaises d'Amérique et des colonies hollandaises.

Malgré l'opposition de l'Amirauté allemande, l'opinion de M. Bethmann-Hollweg l'emporta. Les envoyés hollandais retournèrent avec la promesse exigée, laquelle a été tenue secrète par le gouvernement allemand par crainte du mécontentement populaire.

### SYMPTOMES DE LASSITUDE

## La propagande contre la guerre dans les usines allemandes de munitions

ZURICH, 2 août. — D'après le Morgen Post, la propagande secrète en faveur d'une grève générale des ouvriers qui travaillent dans les fabriques de munitions allemandes s'étend de plus en plus.

Dans tout l'empire, on distribue des circulaires qui invitent les ouvriers à cesser le travail afin de mettre fin à la guerre. C'est surtout sur les ouvrières que porte cette propagande, car les femmes ne peuvent être forcées à travailler.

La Morgen Post ajoute que les circulaires du genre de celles auxquelles il fait allusion parviennent sur le front. Les soldats qui les ont reçues ont été inculpés de haute trahison et punis selon les lois de la guerre. Dans toute l'Allemagne, les autorités font la chasse à ceux qui propagent ces factums.

### Arrestations et perquisitions

LAUSANNE, 2 août. — D'après la Gazette populaire de Leipzig, des perquisitions ont eu lieu ces jours derniers chez plus de soixante personnes habitant Stuttgart. Dix arrestations ont été opérées.

A Düsseldorf également, de nombreuses arrestations ont eu lieu. Les socialistes Bach et Rubenheim, notamment, ont été emprisonnés. Ils sont accusés d'avoir propagé des circulaires. Des perquisitions faites dans de nombreux appartements sont restées sans résultat.

### Les socialistes et les réunions pour la paix

BERNE, 2 août. — Suivant le Vorwaerts, la fraction socialiste, communauté socialiste du travail, vient de décider dans une assemblée de demander au chancelier de permettre aux socialistes de tenir des conférences sur la paix, comme il l'a permis au comité national; elle demande également que l'autorisation soit donnée à la presse de publier des rapports exacts de ces assemblées. Si l'on donne toute liberté à certains groupes et qu'on la refuse à d'autres, on provoquera une exaspération sans exemple parmi le peuple.

En raison de la disette, 300.000 petits Allemands seront nourris en Hollande

On attend en Hollande l'arrivée prochaine de trois cent mille enfants d'Allemagne, peut-être davantage, choisis parmi les moins résistants ou les plus pauvres, qui ne peuvent plus se procurer de nourriture à cause de la disette.

Des petits Belges sont aussi attendus en grand nombre. Ils seront hospitalisés à Alkmaar, près d'Amsterdam.

## LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et le saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez

tous les Marchands de Beurre et de Concombre.

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PIERRE, 82, rue Rambuteau, Paris.



# PESSIMISTES ET OPTIMISTES, par FABIANO

— Quoi ! les Russes n'ont fait que trois mille prisonniers, hier !... C'est maigre !



— Les Russes ont pris l'Arménie et la Bukovine, c'est vrai ; mais, hier encore, les journaux avouaient que les Autrichiens, eux aussi, avaient pris quelque chose !..



— Est-ce vraiment le commencement de leur « faim » ?



— Je comprends que tu sois loin de la guerre : tu passes ta vie rue de la Paix !



— Un de mes clients vient de m'affirmer qu'il tenait ce tuyau de source confidentielle : « Un million de Portugais ont débarqué hier à Bordeaux ! »



— Avouez tout de même que si nous avions aussi faim qu'eux il y a longtemps que Joffre n'en aurait fait qu'une bouchée...

F. Fabiano



# LA FABRICATION DES MUNITIONS AUX ÉTATS-UNIS

## Ses profits -- Ses dangers

Il y a quelque temps, les États-Unis annonçaient au monde en guerre que le chiffre des ressources amassées dans leurs grandes banques se montaient à 69 milliards 290 millions de francs, dépassant de 15 milliards de francs celles, réunies des banques de France, d'Angleterre, de la Reichsbank de Berlin, de la banque de Russie, de la banque de Hollande, de la banque nationale suisse et de la banque du Japon.

Il est vraisemblable que ce gigantesque afflux d'argent est dû en grande partie aux fournitures de munitions que les États-Unis font aux Alliés spécialement. Le désastre de New-Jersey nous donne une idée de la quantité de projectiles et de matières explosives que nous envoie l'Amérique.

Les Américains paient très cher par cette catastrophe la prospérité inouïe d'une nouvelle industrie qui leur faisait défaut et dont la réussite aura eu pour résultat de créer chez eux la spécialité des produits chimiques, pour lesquels ils se trouvaient entièrement tributaires de l'Allemagne.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la création de cette fabrication nouvelle se soit opérée sans à-coups et sans terribles mécomptes.

Il y a deux ans, au début de la guerre, en dehors des arsenaux (bien faibles producteurs) six usines seulement dans toute l'Union s'occupaient de produire des munitions. Aujourd'hui, il y en a plus d'un millier. Les usines d'antan employaient 3,000 hommes. Les usines actuelles dépassent le demi-million de manœuvres, sans compter les techniciens.

La proportion des réussites des nouveaux établissements a été d'un sur douze. C'est dire l'incroyable bouleversement financier et industriel amené par le boom des munitions. On cite deux usines : l'une, avec 60 millions de dollars de commandes, et l'autre avec 33 millions de dollars qui ne purent en dépit de tous leurs efforts arriver à autre chose qu'à la faillite.

C'est que, en même temps que grossissait le flot des commandes, l'outillage et la main-d'œuvre montaient dans des proportions sévères. La livre anglaise d'acier dur, qui coûtait 60 cents (3 fr.), coûte à présent 4 dollars (20 fr.). Les machines à tourner, même les anciennes, très usagées, ont triplé et quadruplé de prix.

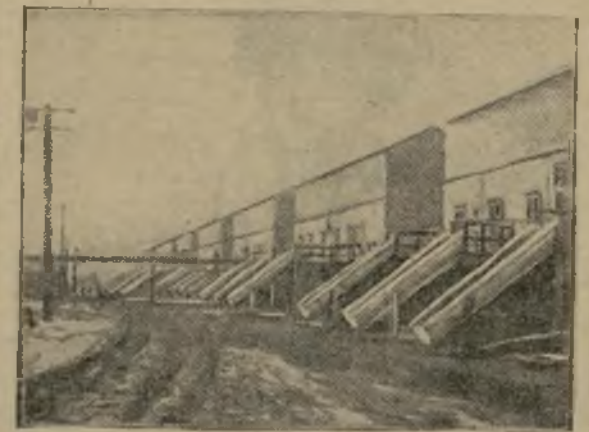
Des ouvriers gagnent de 75 cents à un dollar l'heure. Quant aux véritables spécialistes, ils obtiennent ce qu'ils veulent. Et il se produisit ceci : les bons ouvriers furent immédiatement embauchés dans les fabriques de machines-outils et tous les autres, y compris un grand nombre d'individus qui n'avaient jamais de leur vie touché une machine, furent employés dans les usines qui utilisèrent les machines-outils.

Tourner des obus n'était rien ; encore fallait-il fabriquer les fusées, et les premières commandes de cet ordre furent souvent très défectueuses. Petit à petit, les choses s'organisèrent. A présent, un obus de trois pouces est terminé en quinze minutes. Il fallait trois heures avant la guerre. Une usine en fait sortir 10.000 par vingt-quatre heures. Une autre arrive à 15.000. Une usine de fusées d'obus de 75 a débuté avec un débit de 2.000 fusées par jour ; dans quelque temps elle forcera sa production quotidienne jusqu'à 12.000. Son contrat est de trois millions de fusées. La journée de travail est ordinairement de dix heures et demie dans toutes les usines.

Il est impossible de donner des chiffres sur la production totale et sur le nombre des usines qui fournissent les munitions. Pour des raisons aisées à saisir, la plupart se déguisent sous des titres d'emprunt : fabriques de bouteilles métalliques ou de matériel d'acier, etc... Les fabriques d'explosifs sont également très nombreuses, car tous ces obus et ces cartouches sont chargés aux États-Unis. La plus connue de ces fabriques est la Dupont and Co, à Carney Point (Maryland). Elle avait augmenté sa production dans la proportion de 1 à 300, il y a un an. Toutes les sortes d'explosifs y sont préparées : coton-poudre, nitro-glycérine, cheddite, dynamite, cordite, etc... et d'autres matières nouvelles dont on ne nous livre ni la recette ni le nom.

Pour ce dangereux travail, des dispositions spéciales ont été prises. Chaque manipulation s'opère dans un pavillon séparé, construit avec des murs de brique très épais. La toiture est très légère pour n'offrir aucune résistance aux explosions. Les escaliers ont été remplacés par des glissières, des toboggans en métal. A la moindre flamme, les ouvriers se précipitent vers les fenêtres et se jettent dans les glissières. Les explosions, qui sont assez fréquentes, donnent ainsi peu d'accidents sérieux. Mais c'est dans le trans-

port maritime que gît le grand péril. Les États-Unis ne transportent pas un cinquième de leurs produits. De là, une surveillance difficile et l'accident terrible qui en est résulté. Le problème des deux grandes marines, guerre et commerce, est à l'étude, mais les munitions dont les commandes ne diminuent pas, au contraire, paraissent le rendre actuellement difficile. Comment armer et surtout



Les « glissières » de secours d'une usine d'explosifs aux États-Unis.

munitionner une grande force navale? La grande guerre aura tout dépassé, même les capacités industrielles de l'Union.

C. B. Clay.



## PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à

• EXCELSIOR •

qui vous les rétribuera

## LE CONTROLE PARLEMENTAIRE

La commission de l'armée a approuvé hier un rapport de M. Viollette sur sa mission accomplie à Brest. Le rapport a été envoyé au ministre de la Guerre.

La commission des travaux publics a désigné comme délégués au contrôle aux armées, en exécution de l'ordre du jour du 27 juillet, MM. Crédat, Durand, Carmevot, d'Iriart d'Etchepare, Lacaze-Laplagne, Laurent, Revault, Henry Roy et Jacques Stern.

Les missions principales confiées à ces délégués visent les chemins de fer, les routes et chemins et les voies navigables.

La commission des comptes définitifs a également désigné comme contrôleurs spéciaux aux armées :

MM. Cosnier et Mauger, équipements, cuir, vires, fourrages ; Marrou et Labrousse, alimentation, personnel ; Vallette et Cadot, utilisation du matériel et du personnel des mines ; Jobert, matières premières et utilisation des déchets ; Troignier, automobiles et aviation ; Queuille, service de santé ; Emmanuel Brousse, économies dans les services des administrations civiles et militaires.

La commission a entendu M. Mauger dans son rapport sur l'utilisation des peaux de chevaux et la mise en usage des boîtes de tranchées en caoutchouc. Ses conclusions ont été adoptées.

M. Treignier a signalé d'autre part à la commission les dépenses exagérées auxquelles entraînent dans l'Afrique du Nord les dépôts d'exclus.

La sous-commission des armements a examiné de son côté la question des missions aux armées. Des rapporteurs spéciaux ont été désignés. MM. Eugène Treignier et Paul Bourély ont été nommés rapporteurs généraux.

## TRIBUNAUX

**Désertion en présence de l'ennemi.** — Le 15 février dernier, un groupe d'hommes du 23<sup>e</sup> colonial était commandé pour porter, de Fontaine-les-Caspy (Somme) aux tranchées de première ligne, la soupe du soir. Profitant de ce qu'une rafale d'artillerie avait obligé le détachement à s'abriter dans un boyau, le soldat Armand Fortier prit la fuite, et, par le premier train, vint à Paris. Il se réfugia chez un de ses camarades habitant impasse Guelma, auquel il déclarait être permissionnaire.

Six jours après son arrivée dans la capitale, des inspecteurs de la Sûreté arrêtaient le déserteur, qui, hier, après plaidoirie de M<sup>r</sup> Edmond Bloch, a été condamné à six ans de détention, dix ans d'interdiction de séjour et à la dégradation militaire.

**Le bluff du sergent Zonère.** — Titulaire d'une permission de six jours, le sergent Zonère, du 28<sup>e</sup> d'infanterie, vint à Paris, au mois de mars dernier. Souffrant d'une otite, il se fit diriger sur l'hôpital auxiliaire du Cours-la-Reine, et puis, grâce à quelques relations, sur la maison des Frères Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot. Dans cet établissement, il se donna comme un ami personnel du sous-secrétaire d'État au Service de santé, et, pour en imposer davantage, avait abîmé, au ruban de la croix de guerre, celui de la médaille militaire, qui jamais ne lui fut décerné.

Le 3 mai, poussant l'audace à son comble, Zonère, profitant d'une permission, téléphonait rue Oudinot, comme étant M. Juslin Godart, pour se recommander lui-même et s'inviter à déjeuner chez le ministre. Ce fut sa perte. On lui demanda des explications, qu'il ne put naturellement fournir, et hier, pour punir d'un acte de défection, le conseil de guerre lui infligeait un an de prison.

## Toute la France pour toute la guerre

Toute la France pour toute la guerre : c'est ce que le pays a compris dès l'agression inqualifiable dont il a été l'objet et, après deux années de guerre, nous devons le répéter plus que jamais, jusqu'à la décision définitive.

C'est l'union de tous : chacun servant le pays « avec l'esprit de guerre » au mieux de ses facultés, avec le maximum de ses forces. Pour vaincre, s'il est nécessaire d'avoir des engins puissants, il est aussi indispensable d'avoir de larges ressources pour l'entretien et le renforcement constant de nos armées.

Ces ressources doivent être fournies par les épargnes, c'est-à-dire par les disponibilités dont nous pouvons disposer que nous devons avancer au Trésor en les transformant en Bons et en Obligations de la Défense Nationale.

Ces titres offrent un placement d'un rendement copieux ; leur intérêt, net d'impôt, payable d'avance, représente un avantage intéressant : pour avoir un bon de 100 francs, il suffit de verser 99 francs s'il est à 3 mois, 97 fr. 50 s'il est à 6 mois et 95 francs si l'échéance est à un an.

Pour les obligations, remboursables au plus tard en 1925 et qui peuvent même l'être à partir de 1920, l'intérêt net d'impôts est aussi payable d'avance : munies de coupons semestriels — le prochain étant payable le 16 août — elles sont délivrées aux prix suivants valables pour la première quinzaine du mois d'août :

Pour une obligat. de 100 fr....	96 80
— 500 ».....	484 »
— 1,000 ».....	968 »

Toute la France doit souscrire dans « l'esprit de guerre » pour toute la guerre. Souscrivons de plus en plus !

**Le Plus Puissant**  
**FORTIFIANTS**

dont l'emploi est indispensable pendant les chaleurs pour combattre le manque d'appétit et des forces.

**VIN DE VIAL**  
Quina, Viande  
Lacto-Phosphate de Chaux

Convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

**VACANCES COURS ET LEÇONS**  
PIGIER, 52, rue de Rivoli.



# LES CONTES D'EXCELSIOR

## Les Flanchards

### VI

## LES "DÉPRIMEUSES"

Chez les parents de la petite d'Eglantine, les d'Arradon. Une jolie maison, au milieu d'un très grand jardin, boulevard d'Argenson, dans le parc de Neuilly. Appartements au confortable, mobilier Empire. Grands portraits de l'Empereur et de l'Impératrice Joséphine. (Copies de Gros et de Prud'hon.) Souvenirs aussi du Second Empire : photographies de l'Empereur, buste du prince impérial, etc., etc. Beaucoup de fleurs, intérieur gai. Dans une grande bibliothèque, M. d'Arradon et la petite d'Eglantine jouent au billard; Mme d'Arradon tricote sans regarder ses doigts, tout en lisant un journal.

M. d'ARRADON (Un bon bonhomme de soixante-dix ans, sympathique et réjoui, trapu et solide, mais encore agile, à la petite d'Eglantine qui va racrocher sa queue de billard). — Tu me lâches?... Et quand je suis battu encore?... C'est pas chic ce que tu fais là!...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Mais papa, il faut que je m'occupe du thé...

M. d'ARRADON. — Du thé?... A cette heure-ci!... Mais tu divagues, mon petit rat!... Les visites de ta maman ne vont pas bouffer, à trois heures et demie, avant même d'être arrivées, voyons?... (On entend la cloche de la grille.)

M<sup>me</sup> d'ARRADON (Une bonne petite mère toute ronde, drôle et vivante, sans prétention). Les voilà qui arrivent... et si vous ne voulez pas être pincé vous ferez bien de filer...

M. d'ARRADON. — Pincé... Ça dépend par qui?... Il y a des cas où ça ne me déplairait pas... par exemple, par...

LA PETITE D' EGLANTINE (qui a regardé par la fenêtre). — C'est Mme Desmarets de Saint-Gond!...

M. d'ARRADON. — Oh! là là!... (Il bondit dehors.)

M<sup>me</sup> d'ARRADON (qui passe de la bibliothèque dans le salon et aperçoit un paravent qui se referme). — Ton père est là. Tiens!... dans la bergère, avec ses journaux... Fais attention à ne pas déranger le paravent... Vois-tu, si on le découvrait embusqué?...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Tableau!... (Elle rit.) S'il n'y avait que des embusqués comme ça...

Entre Mme Desmarets de Saint-Gond, suivie de Mme Montbard. Nez de Mme d'Arradon.)

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vous avez bien voulu me permettre de vous amener notre bonne amie, madame Montbard, qui désire beaucoup vous connaître... (Saluts, etc.)

M<sup>me</sup> MONTBARD (qui a mis ses plus beaux vêtements). — Mon mari a été retenu par ses affaires, mais il va me rejoindre pour vous être présenté aussi... ainsi que mon fils... (A la petite d'Eglantine) Vous devez être bien désolée... Je vous plains de tout mon cœur...

LA PETITE D' EGLANTINE. — ?...

M<sup>me</sup> MONTBARD. — La permission de Monsieur d'Eglantine est finie... il est retourné dans l'horrible fournaise... Vous devez être bien malheureuse de l'avoir vu partir...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Oui... Mais je le serais bien plus encore si je l'avais vu rester...

M<sup>me</sup> MONTBARD. — ...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vous êtes Romaine?...

LA PETITE D' EGLANTINE (Pair brta). — Oh! non!... Bretonne seulement... (A Folligny qui entre). N'est-ce pas, monsieur de Folligny, nous sommes pays?...

FOLLIGNY. — Pays à la vie et à la mort... (Il rit.)

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND (painted). — Vous avez de la veine de rire au milieu d'événements pareils!...

FOLLIGNY. — Quels événements?...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND (ahurie). — Comment, quels événements?... Ah! bien!...

FOLLIGNY. — Oh! la guerre!... C'est de la guerre que vous voulez parler?... Oh! bien! s'il ne fallait plus rire jusqu'à la fin des hostilités... Ah! nom d'un p'tit bonhomme!... C'est ma grande bouche qui s'embêterait... D'ailleurs, on peut se réjouir, car tout marche à merveille...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Ce n'est pas l'avis de mon mari...

M<sup>me</sup> MONTBARD. — Ni du mien!...

FOLLIGNY. — Et Monsieur votre fils?... Quel est son avis, à lui?... Je serais curieux de le connaître...

M<sup>me</sup> MONTBARD. — Edgar, étant au ministère, est obligé d'être extrêmement prudent.

M. DES RAMIERS (qui arrive). — Eh bien, mais cette obligation ne doit pas être pour lui déplaire... (A Mme d'Arradon) Tous mes respects, Madame... (A la petite d'Eglantine) Bonjour, petite Madame?... Avez-vous des nouvelles de votre mari?...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Oui... Il est content

d'être rentré chez lui... car son chez-lui est maintenant devant Verdun plus qu'ici...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Je vous admire de parler de tout ça avec cette sérénité... Car enfin il peut être tué, le capitaine d'Eglantine... (Au bout du salon, le paravent remue.)

M<sup>me</sup> d'ARRADON (exaspérée). — C'est vraiment bien aimable à vous de nous le rappeler...

M<sup>me</sup> MONTBARD (pour rompre les chiens). — Voici Madame Treille qui nous apporte peut-être quelque tuyau?...

LA BELLE MADAME TREILLE (l'air fermé et satisfait). — J'ai bien un tuyau... comme vous dites... mais je ne l'apporte pas... Je me suis engagée à ne rien dire...

FOLLIGNY. — Ah! y a du bon!... (Il respire largement avec affectation.)

LA BELLE MADAME TREILLE (agressive). — Pourquoi y a-t-il du bon?...

FOLLIGNY. — Parce que nous échappons ainsi à quelque récit fâcheux ou à quelque prédiction sinistre...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Il est assez difficile de voir les choses en beau... à moins d'avoir votre mentalité...

FOLLIGNY. — Ce n'est pas une affaire de mentalité, ça...

M. DES RAMIERS. — Non... C'est une affaire d'estomac...

FOLLIGNY. — Parfaitement!...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pourtant, mon mari, qui a un admirable estomac, voit la situation très en noir... Il pense qu'il y en a encore pour des années...

FOLLIGNY. — Ça, c'est autre chose!... Desmarets, lui, voit ce qui est son intérêt... Il ne souhaite pas que ça finisse trop vite... et ne dédaignerait même pas de mettre des bâtons, s'il le pouvait.

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — On croirait, à vous entendre, que mon mari est le bras droit du soleil... (La petite d'Eglantine se tord.)

LA BELLE MADAME TREILLE (à Mme d'Arradon). — Chère Madame, il faut absolument que vous m'accordiez une grâce que je suis venue vous demander...

M<sup>me</sup> d'ARRADON. — Mais... si je peux vous être agréable, j'en serai ravie?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Voici... Il s'agit de faire partie d'un comité féministe... (Mouvement de Mme d'Arradon) Oh!... Cela ne vous engagera à rien... C'est votre nom seulement que nous voulons avoir...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Ah! bien!... Vous tombez à pic!... Maman a le féminisme en horreur...

LA BELLE MADAME TREILLE (à Mme d'Arradon). — Est-il possible?...

M<sup>me</sup> d'ARRADON. — Oh! oui!... C'est possible...

LA BELLE MADAME TREILLE (ahurie). — Je n'en reviens pas... Une femme si intelligente?... Ça ne vous étonne pas, Monsieur de Folligny?...

FOLLIGNY. — Oh! moi!... ça m'étonne d'autant moins que je suis, quant aux femmes et à leur situation passée, présente, et future, absolument dans les mêmes idées que Nietzsche...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Ni... quoi?...

FOLLIGNY. — Nietzsche... Frédéric Nietzsche... un Allemand que je gobe malgré tout infiniment...

LA BELLE MADAME TREILLE (aigre). — Ah!... Et qu'est-ce qu'il dit, cet Allemand?...

FOLLIGNY. — Il ne dit rien... parce qu'il est mort... mais il a défini, jadis, selon la nature et le sens commun, le rôle normal de la femme, d'une façon qui me satisfait pleinement...

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Peut-on, sans indiscretion, connaître cette définition?...

FOLLIGNY. — On le peut, sans indiscretion aucune... Il a dit... ou, du moins, il a fait dire par Zarathoustra...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Un autre Boche?...

FOLLIGNY. — Si vous voulez!... Il a dit : « L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier, et tout le reste est folie... »

LA BELLE MADAME TREILLE. — C'est idiot!...

M. d'ARRADON (écartant violemment son paravent). — C'est admirable!... Voilà la première chose sensée que j'entends depuis que je suis là... (Un froid.)

M<sup>me</sup> MONTBARD (Elle regarde son mari qui entre avec son fils Edgar). — Le fait est que c'est assez juste... (A Mme Desmarets de Saint-Gond.) Vous m'avez dit que nous avions des chances de trouver ici Madame Noyelle et sa charmante fille?... Elle me plairait tout à fait pour mon fils Edgar, cette petite...

FOLLIGNY. — Et comme la femme est élevée pour le délassement du guerrier... ça irait tout seul...

M<sup>me</sup> MONTBARD. — N'est-ce pas?...

FOLLIGNY (ahuri). — C'est qu'elle le croit!...

Gyp.

## BLOC-NOTES

### NOUVELLES DES COURS

— Hier a été fêté par la maison royale des Pays-Bas l'anniversaire de la naissance de S. M. la reine Emma.  
— S. A. R. la princesse Louise, duchesse d'Argyll, a quitté Londres pour se rendre à Edimbourg.  
— S. A. le prince Aga Khan fait une cure à Evian.  
— Les deux fils de S. A. R. le duc de Genes sont au front italien et y font vaillamment leur devoir. Le prince Philibert, lieutenant, est dans les tranchées du mont Falcone; l'autre, le prince Adolphe, est lieutenant post-député dans les tranchées blanches; ce dernier est âgé de dix-huit ans.

### CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Athos Roumanet, femme de S. Exc. le ministre de Grèce à Paris, vient d'arriver à La Rochelle.

### MARIAGES

— Le mariage de M. Jean Maudet, ancien interne des hôpitaux, au front, avec Mlle Paula Roumanet, fille du maire de Saint-Claude, a été célébré ces jours derniers dans l'intimité.  
— En l'église Saint-Sulpice, vers 4 h. 15, le mariage de M. André Gibon, aspirant au 24<sup>e</sup> d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Fémilun Gibon et de Mme, née Cadari, avec Mlle Bernande Thomas, fille de M. Thomas, greffier des tribunaux, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Juiller.

### NAISSANCES

— Mme Louis Pélard, femme de notre correspondant de Belgique, a donné le jour, le 21 juillet, à La Haye, à une fille qui a reçu le prénom de Françoise.  
— La baronne de Lessus Saint-Genès a mis au monde une fille.  
— Le comte A. Fouquet de Jonquières a donné le jour à un fils, Guy.  
— Mme Gonsague de Bengy vient de mettre au monde, à Versailles, une fille, qui a reçu le prénom de Jeanne.  
— Mme Percy Clare a donné le jour à un fils.  
— Mme Carlos Mulquin, dont le mari fut blessé, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, a donné le jour à une fille : Geneviève.  
— Mme Louis Gillet, femme de notre confrère, le capitaine Gillet, est mère d'un fils qui a reçu les prénoms de Jean-Michel.

### DEUILS

— On annonce la mort du sous-lieutenant d'artillerie Maurice Petit, observateur à l'escadrille, décoré de la croix de guerre, ingénieur des arts et manufactures, tombé glorieusement au cours d'une reconnaissance le 30 juillet, à l'âge de vingt-cinq ans. Il était le fils de M. René Petit, président de section au tribunal civil de la Seine, capitaine d'artillerie au ministère de la Guerre, et de Mme, née Fauconneau-Dufrenoy.

#### Nous apprenons la mort :

— Du général Chagnon, du cadre de réserve, commandant de la Légion d'honneur, décédé à Grenoble, âgé de soixante-seize ans; un de ses fils a été tué, un autre fait prisonnier, les deux derniers sont au front.  
— Du sous-lieutenant d'infanterie Jacques Lyon, fils de M. et Mme Jules Lyon, cité trois fois à l'ordre du jour, mort pour la France.  
— De Mme Demachy, née Girard de l'Ain, décédée à quatre-vingt-dix ans en sa villa San Carlo, à Villers-sur-Mer, fille du général Girard de l'Ain et mère de M. Robert Demachy et de la comtesse Centule de Béarn.  
— De Mme Minax, née Lyantay, décédée en son château de Montvambert à quatre-vingt-douze ans, veuve du conseiller général du Jura, maître de forges.  
— Du chanoine honoraire Bourd de Villeneuve, curé-doyen de la basilique de Saint-Eutrope, à Saintes, décédé à soixante-troize ans.  
— De l'artiste alsacien Ringel d'Illzach, spécialiste du moulage du verre et de la sculpture en cire, qui vécut à Paris et à Bruxelles, mort à Strasbourg âgé de soixante-neuf ans.  
— Du sous-lieutenant Henri de Pradel de Lamaze, mort pour la France, le 9 juillet, à vingt ans, fils du colonel Honore de Lamaze.  
— De Mme tante Honorat, née Lefilleul, mère de MM. Georges et Marc Honorat, chefs de division à la préfecture de police.  
— Du capitaine Paul Deron, du 23<sup>e</sup> d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, le 20 juillet, âgé de trente-deux ans. Avocat à Arras, rédacteur en chef du Courrier du Pas-de-Calais; il laisse une veuve et une fille, en pays ennemi, et était le frère du lieutenant Louis Deron, du 35<sup>e</sup> dragons.  
— De l'aspirant Jacques de Vauxay, du 1<sup>er</sup> hussards, mort pour la France, fils du lieutenant-colonel et de la vicomtesse, née de La Mousaye, mort des suites de ses blessures le 23 juillet, âgé de dix-sept ans, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme.  
— De Jean Marin, fils de notre distingué confrère Louis Marin, mort pour la France, écrivain et dessinateur; ce jeune artiste était plein d'avenir.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

## Faits divers

### PARIS

Le feu. — Un incendie s'est déclaré, hier matin, à 7 heures, dans une fabrique de vernis située 133, route de Flandre, à Aubervilliers.

Les pompiers de la localité et ceux de la rue de l'Abbaye-Landon l'ont éteint après trois-quarts d'heure de travail.

Les dégâts, assez importants, sont purement matériels.

Tombée dans les fortifications. — Vers 4 heures de l'après-midi, hier, une jeune fille, âgée de seize ans, Mlle Yvonne Bouvarin, demeurant 5, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, est tombée accidentellement dans le fossé des fortifications, à proximité de la porte Dauphine.

La malheureuse a été transportée dans un état désespéré, à l'hôpital Beaujon.

### DÉPARTEMENTS

Drame de la jalousie. — EVREUX. — Emile Leconte, mobilisé à Commercy dans les G. V. C., étant venu en permission agricole à Montreuil-l'Argille (Eure), où il était domicilié, eut avec sa femme, lundi soir, une violente discussion motivée par la jalousie.

Après avoir mis sa femme dehors, Leconte incendia la maison, puis se coupa la gorge avec un rasoir.



# Les pages de Madame

## CAUSERIE FÉMININE



### L'autorité

Mon amie Geneviève s'est enfin décidée à venir partager, pour quelque temps, notre villégiature. Et, depuis son arrivée, la manière dont je dirige une maison peuplée de dix personnes et d'un personnel de quatre domestiques lui est un perpétuel sujet d'étonnement.

Ce matin, comme je revenais de la cuisine, je l'ai rencontrée au bas de l'escalier. Elle descendait de sa chambre et m'a pris aussitôt le bras pour m'entraîner au jardin. Là, bien que nous fussions absolument seules, car l'heure était malheureuse, elle m'a dit d'un petit ton mystérieux :

— Je le connais, votre secret.

— Mon secret... lequel ?

— Celui qui fait que tout a l'air de marcher comme sur des roulettes chez vous. Ma chère amie, ajouta Geneviève avec une pointe de solennité, vous êtes au-dessus de tout. Vous avez le secret de vous faire obéir ; tout est là, et c'est si difficile ! Alors, je vous admire sincèrement.

— C'est trop, c'est trop, Geneviève. Je ne suis pas admirable parce que je suis commandant. J'apprends dans cet exercice une expérience qui s'accroît tous les jours et je lache, en outre, de commander d'une façon intelligente ; voilà tout.

— Voilà tout, voilà tout, c'est bientôt dit. Mais cette expérience je devrais la posséder aussi, puisque nous sommes du même âge. Pourtant vous connaissez les multiples déboires que j'ai avec mes domestiques que je remplace si souvent. Jusqu'à ma petite fille qui se permet de me tenir tête.

— Je m'en suis aperçue ; mais laissez-moi vous dire, en toute amitié, ma chère Geneviève, que c'est un peu votre faute. Votre petite fille arrive à l'âge où la sensibilité est assez développée pour que chaque incident y marque son empreinte. Il est donc très important d'exercer votre autorité envers elle de façon à ne pas choquer cet instinct de justice que, tout enfant, nous portons en nous.

« Malheureusement beaucoup de parents ont la fâcheuse habitude de se montrer plus sévères pour des espiègleries que pour des fautes réelles. Ainsi, hier matin, après une heure de soi-disant étude, votre petite fille n'a pas été capable de réécouter sa fable ; mais il lui a suffi de quelques lar-

cédés au sujet de la leçon. Et ma petite fille n'aurait pas pris une minute de récréation avant que sa fable ne fût parfaitement sue.

« C'est, du reste, le principe qui me guide avec mes domestiques. Et ma force — que vous appelez mon secret — consiste surtout à être autoritaire avec à-propos.

« Par exemple, je ne cours pas du haut en bas de ma maison en distribuant des ordres contradictoires et sur un ton agressif. Je n'oublie jamais que ceux qui sont obligés de nous obéir peuvent avoir, dans leur modeste sphère, une dignité aussi chatoilleuse que la nôtre, et cela me rend modeste dans l'exercice de mon autorité.

« Et lorsque je m'aperçois que mes ordres ont été transgressés, j'essaie d'abord d'établir s'il doit en résulter pour le service général un progrès ou un désavantage. Car je n'ai pas la fatuité de m'attribuer exclusivement le mérite de tout ce qui se fait de bien chez moi et de rejeter seulement le poids des fautes sur mes humbles collaborateurs.

« Ai-je la certitude qu'ils ont agi avec l'intention de faire mieux et, de plus, qu'ils y ont réussi ? Je m'empresse de la reconnaître. Rien n'est meilleur, pour les mentalités inférieures, que d'être entraînées au-dessus d'elles-mêmes dans un but perpétuel de perfectionnement.

« Par contre, je me montre inflexible devant un ensemble de négligences dont la répétition influe sur la tenue générale ou le bien-être de la maison.

« Vous voyez donc, Geneviève, que si je suis autoritaire je tâche de l'être pour le bien de tous. Je ne profite pas de mon autorité pour exiger une soumission aveugle. Je n'assomme pas les gens d'observations pour les mener plus aisément : je ne cherche pas à les humilier, à les contraindre ; je respecte l'indépendance de leur jugement. Je m'efforce, en un mot, à faire de mon autorité une chose non seulement supportable, mais aimable.

« Faites comme moi, mon amie, et ainsi vous obtiendrez chez vous cette régularité, cette souplesse dans la vie quotidienne que vous admirez chez moi. »

Madeleine de R...

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

## QUELQUES CONSEILS

**Confitures d'oranges.** — Trois kilos de sucre cristallisé ; huit oranges ; le jus de quatre autres ; trois litres d'eau ; le jus de deux citrons ; le zeste d'un seul. Couper les oranges en lamelles minces. Oter les milieux et les pépins et faire macérer le tout dans trois litres d'eau pendant vingt-quatre heures. Faire bouillir jusqu'à réduction de moitié.

**Tarte aux fruits.** — Pour réussir la pâte, ne mettez pas d'œufs ; 200 grammes de farine, 100 grammes de beurre. Mettre dans une terrine, saler, pétrir avec un peu d'eau, travailler un peu la pâte molle, laisser reposer une demi-heure, puis l'étendre au rouleau en plusieurs fois pour la rendre plus légère. Mettre dans la tôle beurrée et piquer la pâte avec une fourchette. Mettre les fruits, cerises, prunes ou pêches, abricots. Mettre au four. Saupoudrer de sucre seulement une fois cuite. Pour les pommes, les couper en tranches minces et saupoudrer de suite de sucre. Mettre beaucoup de pommes.

## Correspondance

**Une suppliante.** — Soignez vos pieds ; prenez des calmants ; exercez-vous à vous dominer dans des cercles maternels et amicaux ; lavez votre visage à l'eau très chaude, et avant d'entrer dans un salon, mettez une bonne couche de poudre blanche.

**A. T., affectueux.** — L'enflure de vos chevilles et vos plaques rouges indiquent une mauvaise circulation du sang. Consultez votre médecin. Ajoutez votre eau froide d'un jus de citron ou d'un vinaigre de toilette ou de tout autre astreignant.



## MODES ET CHIFFONS

La chaleur tant attendue se faisant brusquement sentir, sans hésitation cette fois on bonifie ses malles et ses valises. Les linons vaporeux, les organdis fleuris, les toiles fraîches et les crêpons légers se plient s'entassent dans les caisiers ; tout cela bien serré, bien rangé, ne tient guère de place et un coup de fer à l'arrivée rendra à toutes ces jolies la fraîcheur initiale.

Deauville, Dinard, Biarritz retrouvent une animation qu'on n'y voyait plus depuis deux ans mais l'atmosphère y est plus familiale qu'autrefois. On y vient pour respirer, pour vivre en plein air, pour la santé de ses petits ou le repos d'un cher convalescent. La charité et l'ingéniosité féminines trouvent là encore le moyen de s'employer utilement, car il y a sur toutes les plages des blessés qu'il faut secourir et aider et des colonies d'enfants réfugiés dont on peut s'occuper utilement en même temps que des siens.

On organise des fêtes de charité qui distraient grands et petits et font s'ouvrir largement les bourses généreuses. Comme toilette pour ces fêtes qui sont presque toujours du jour, car la robe du soir est bannie de notre toilette actuelle, le noir et le blanc mélangés ou employés séparément servent de base à la plupart des robes.

Les couleurs tendres, sauf pour les colonnades qui font les robes de jardin, nous choquent un peu. Le blanc qui donne pourtant une note claire est de mise partout. Le matin, la jupe de serge ou de piqué avec bretelles et ceinture de même tissu ou bien la petite robe d'une seule pièce en jersey blanc est l'uniforme de saison. Elles ont du reste beaucoup de chic, ces robes droites sans autre garniture qu'un capuchon ou bien un « chou » à la paysanne non comme un mouchoir autour du cou assez dégingé. Sur certaines robes de cover-cot blanc écriu, j'ai vu ce fichu en toulard imprimé bleu et blanc, c'était d'une très élégante simplicité.

L'après-midi, on porte de la mousseline, la sainte mousseline de notre première communion, cerclée de volants festonnés ou de plis religieuse assez larges. Le corsage est fin sans ligne bien définie, agrémenté souvent d'un fichu ourlé de biais ou de plissés de tulle noir ou blanc.

Sous ces robes très simples on porte des jupons qui sont parfois beaucoup plus élégants que la robe. Le jupon de tulle est le tout dernier chic ; il ne « juponne » pas, comme on dit dans les maisons de couture, car nous sommes aux robes larges, mais elles sont peu nombreuses celles d'entre nous qui sont aux robes étalées. Ces jupons de tulle remontent en corsage sous la blouse, des rubans circulant dans des bonifonnés on transparaissent sous des plis, lui laissent un aspect moussueux des plus jolis. Ceux qui sont faits entièrement en mousseline de soie blanche ou claire coupée d'entre-deux de Chantilly noir ou d'Alençon aéré paraissent plus habillés, ils sont réservés aux robes de taffetas ou de voile de soie des fêtes de charité ou des thés privés.

Du noir et du blanc encore à l'heure du bain ; le costume est en jersey noir ou blanc, la blouse de forme kimono à manches extrêmement courtes, avec une longue basque, vient badiner sur les hanches et dissimule en partie la culotte. Une marinière de satin noir des sandales noires ou blanches sans bas (car la mode en est passée), et il n'y a pas plus d'indécence aujourd'hui au bain à montrer ses mollets que ses bras, et depuis quelque temps certaines femmes les montrent sous leurs robes, si haut et au travers de bas si tenus qu'il y aurait un non-sens à vouloir se baigner plus habillée qu'on ne se promène. La grande rotonde de molleton festonné fait un manteau de bain dans lequel on s'enveloppe avec élégance en allant au bain et en en sortant. La sortie est, hélas ! souvent beaucoup moins élégante. C'est surtout pour ce moment-là qu'il ne faut choisir qu'un costume extrêmement correct, et l'on veut éviter le ridicule de certaines haigueses et ne pas se priver d'un plaisir fort agréable !

Jeanne Farmant



mes pour obtenir de votre faiblesse une absolue complétude de sa paresse. Par contre, hier au soir, vous l'avez terriblement grondée parce qu'elle avait, en jouant avec toute la fougue et l'insouciance de l'enfance, déchiré le volant de sa robe blanche.

« Eh bien ! moi, j'avais à peine fait attention à l'accident, très involontaire. Mais je n'aurais pas



# Les pages de Madame

## Croquis de la Semaine



1. Grande cloche de gros grain : la passe est rose, le fond marine; une rose de ton naturel est piquée sur le côté. — 2. et 3. Deux robes noires et blanches. La première est une redingote de faille noire posée sur une jupe pékinée; la seconde une jupe de mousseline de soie blanche brodée de guirlandes noires avec veste de taffetas noir. — 4. Chapeau-casquette pour l'auto en duvetine camel. — 5. Blouson de shantung bleu faïence; capeline souple en même tissu. — 6. Robe légère en organdi blanc imprimé, garnie de petits volants de tulle noir encadrant une bande de tulle blanc. Col de tulle blanc bordé de noir. Grand chapeau mauve couronné de violettes.



## THÉÂTRES

**L'Opéra.** — Il n'y aura pas la moindre activité à l'Opéra pendant le mois d'août. Il fait trop chaud. Toutes les portes de l'immense bâtiment seront soigneusement fermées, et les cours de chant et de danse même seront suspendus. Les classes et le foyer d'opéra ne seront ouverts qu'à partir du 1<sup>er</sup> septembre prochain, et, à cette date, la direction s'occupera de la saison nouvelle. On doute que celle-ci puisse être inaugurée avant la première quinzaine d'octobre, de nombreux services ayant été désorganisés par la mobilisation. Un seul spectacle que les représentations seront reprises en matinée et en soirée, l'expérience acquise au cours de la dernière saison ayant donné les résultats les plus satisfaisants.

Il sera prochainement de parler du programme de réouverture. Il sera intéressant.

**Une première.** — L'Opéra donnera demain soir vendredi la première, à ce théâtre, de *Femme de France*, pièce héroïque de Maurice Rostand, en cinq actes et sept tableaux.

**Au Théâtre Antique d'Orange.** — Dimanche prochain, à 4 h. 15, des artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra, de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, donneront au Théâtre Antique d'Orange un spectacle exceptionnel avec le concours de l'orchestre de l'Association artistique des Concerts classiques de Marseille, dirigé par M. Hasselmans. Cette solennité, organisée au profit exclusif des œuvres de guerre, offrira comme spectacle : *Andromaque*, de Racine; *Hymne à Pallas*, d'Alfred de Musset; *Le Poète et la guerre*, de Mme Hélène Pélard, et la *Marseillaise*.

JEUDI 3 AOUT

La Matinée

Même spectacle que la nuit : *Apollon*, d'Alfred de Musset, 2 h. 30; *Bonnes-Parisiennes*, 2 h. 30; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, Renaissance, 2 h. 30; *Variétés*, Vaudeville, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1<sup>er</sup> septembre).

Opéra-Comique. — A 8 heures, *la Tosca*.  
Albénis. — A 8 h. 30, *Louise* (dernière dimanche soir).  
Apollon. — A 8 h. 15, *Les Mousquetaires du couvent*.  
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *la Force du potier*, *le Poilu*.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*.  
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*.  
Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, *la Revue*.  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 45, *le Chemineau*.  
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Cagnotte*.  
Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*.  
Tréport-Lyrique. — A 8 h. 45, *Si j'étais roi*.  
Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du Piston*.  
Vaudeville. — *Le Maroc pendant la guerre*, *la Guerre orientale*, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gymnase-Palace. — *Le Mal de l'Enigme*, *Rigadin cherche l'âme sœur* (Prince). Actualités militaires.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

## Communiqués

L'Orphelinat des Armées (31, rue Jacob) organise de nouveaux départs d'orphelins le 5 août pour Aurillac, Arpajon et Vézac (Cantal); le 10 août pour le Mans; le 11 pour le Bono, Yverdon et Lorient (Morbihan). Aujourd'hui, un certain nombre de ses protégés quitteront Paris pour Salbris (Loir-et-Cher).

M. Otto H. Kahn, de New-York, a fait parvenir un nouveau don de 10.000 francs, par l'intermédiaire du préfet de police, à diverses œuvres parisiennes d'assistance nées de la guerre.

Une prise d'armes aura lieu aujourd'hui, à 9 heures, dans la cour d'honneur des Invalides, pour une nouvelle cérémonie de décoration.

La Fédération des Amis Français étrangers vient de fonder une association « France-Arménie », destinée à défendre les intérêts français de tous ordres en Orient et à soutenir les revendications nationales arméniennes.

Ses présidents d'honneur sont : MM. Georges Clemenceau, Denys Cochin, Anatole France, Etienne Lamy, Georges Leygues et Paul Painlevé. Ses présidents effectifs : MM. Louis Bonault et Albert Sarraut, ancien ministre. (Siège social : 7, rue François-I<sup>er</sup>).

A l'occasion de la prise d'Arzindjian, le comité a adressé un télégramme de félicitations à S. A. I. le grand-dur Nicolas et au catholicos, chef suprême de l'Eglise arménienne.

La Fédération des Associations départementales de sinistres, 14, rue Talibout, a soumis à l'examen de sa commission des études juridiques le nouveau texte de la commission de la Chambre des députés. Le conseil directeur sera appelé à discuter les conclusions de cette commission lorsque celle-ci aura pris connaissance du rapport général de M. Desplacé. La Fédération se réserve d'intervenir en temps utile auprès du Parlement comme elle l'a fait auprès de la commission parlementaire et elle redouble d'efforts pour que le texte adopté par cette commission soit soumis sans retard à la Chambre des députés.

## LES SPORTS

### ATHLETISME

**Les « Petites A ».** — Sous la présidence d'honneur de M. le ministre de l'Instruction publique, se disputera, dimanche 6 août, une grande manifestation sportive réservée aux membres des « Petites A » et aux élèves des écoles communales de la Ville de Paris.

Afin que chacun puisse disputer sa chance, la commission des « Petites A » a décidé de créer deux catégories ainsi établies :

Catégorie A : de 10 ans à 14 ans.

Catégorie B : de 14 à 16 ans.

### HIPPISME

**Les épreuves françaises d'automne.** — Les épreuves organisées par la Société d'Encouragement à Caen, Montlins et Mont-de-Marsan, sont, bien entendu, réservées aux chevaux nés et élevés en France et, en outre, appartenant soit à des propriétaires français, soit à des sujets de puissances alliées ou neutres. Un des articles du règlement publié au dernier *Bulletin des Courses* porte ceci :

« Sont non qualifiés dans ces épreuves les chevaux appartenant en totalité ou en partie, ou donnés en location à des sujets d'une puissance ennemie. »

### POUR DEVELOPPER LE BUSTE

Une manière simple et inoffensive que toute femme aussi mince ou âgée soit-elle peut employer pour développer son buste de 5 à 12 centimètres en quelques semaines, consiste à prendre les tablettes de Kassium, le type par excellence de l'aliment comprimé, ceci immédiatement avant chaque repas. Pour une petite somme, vous pouvez obtenir une quantité de ce produit, suffisante pour une quinzaine, laps de temps pendant lequel votre buste se développera de 2 à 5 centimètres. Plusieurs dames ont obtenu un développement de 12 centimètres en l'espace d'un mois, et en même temps un progrès notable dans leur état général. Le Kassium est agréable au goût, et peut être obtenu dans toutes les bonnes pharmacies où vous le recevrez franco de port en adressant mandat de 4 fr. 50 à la Pharmacie Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris.

## Tout augmente...

Constatation pénible, mais

L'ALCOOL de MENTHE

DE RICQLÈS

est un produit hygiénique et antiseptique indispensable

CINZANO  
VERMOUTH



GUÉRISON

Complète et Radicale

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 3 AOUT 1916

54

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXVIII

Les points de feu dans la nuit

Li-Pou-Fang se précipita vers l'escalier... qu'il monta quatre à quatre...

Comme il se penchait sur le vestibule, il vit James Perry qui sortait du pavillon...

Il étouffa un rugissement de triomphe...

Il était bien, réellement et pour l'instant, le maître de l'heure!

Lorsqu'il eut laissé se refermer derrière lui la porte du pavillon, James Perry resta quelques secondes figé dans une immobilité complète...

Son regard, hébété, ne voyait point.

Il eût été incapable d'articuler un son, de trouver la force de prononcer une parole.

Et tout à coup, comme un ressort de montre longtemps détendu se remet en marche, brutalement, aussitôt qu'il est étroitement enroulé sur son pivot d'acier, James Perry se prit à arpenter à longues enjambées l'étroite allée qui, du pavillon, conduisait au travers du feuillage des taillis vers les ateliers de fonderie.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'un « halte-là ! » impératif retentit devant lui.

Il s'arrêta brusquement, passa sur son front une main rapide...

Ce cri, cette injonction venait de lui faire reprendre pied dans la vie.

Il répondit :

— Qui est là ?

Celui des gardes qui avait parlé le reconnut à sa voix et, en venant à lui, laissa entendre d'une voix encore vibrante de colère contenue :

— Ah ! c'est vous, master Perry ?

— Oui... Qu'est-ce qui vous prend ?

Il me prend, ou plutôt, il nous prend à nos camarades et à moi que cette nuit notre garde n'est guère facile... C'est bien la première fois depuis que je suis à ce poste, c'est-à-dire depuis dix ans, que nous sommes inquiétés.

— Inquiétés ?... Par qui ?

— Ah ! ça ! master Perry, il me serait bien difficile de vous le dire... mais ce dont nous sommes certains, c'est que quelqu'un est venu rôder par ici... et que nous avons bien failli le tuer...

James Perry se mit à trembler.

Pour un peu, il aurait claqué des dents.

Son cœur battit, sur la seconde, à grands coups, dans sa poitrine oppressée...

Il resta le front dans les mains, perdu dans les ténèbres de ses pensées inquiètes.

Et puis, en titubant, comme un homme ivre, il s'éloigna sans entendre le garde qui, derrière lui, monologuait, assez haut pour être entendu de son camarade :

— Qu'est-ce qu'il a donc, master Perry ?... Est-ce qu'il aurait bu ?

James, lui, poursuivait sa route.

Par instant, il s'arrêtait, faisait un pas en arrière, poussait un soupir étouffé.

On aurait pu croire qu'il allait retourner sur ses pas...

Mais non...

Une force mystérieuse le poussait en avant... Sa volonté sombrait à chaque seconde d'avantage dans le chaos mystérieux au sein duquel Tchéou l'avait précipité...

Après avoir longé le petit ruisseau, passé un pont rustique, il tourna sur sa gauche et prit le chemin des ateliers au milieu desquels grondait la voix formidable des machines-outils jamais lassées.

Après avoir traversé plusieurs halls où grouillaient, en pleine fournaise, une foule d'êtres dépoitraillés, haletants, suants, brûlants, il franchit enfin le seuil de l'atelier de fonderie...

Mais, là, il s'arrêta à nouveau.

Suprême et inutile hésitation...

Dernier combat que livra sa force contre la force adverse, impitoyable...

Il céda, non sans que ses chairs fussent meurtries, déchirées, labourées par un frisson qu'il aurait voulu mortel...

Le bureau d'April était là, à vingt pas...

A vingt pas, c'étaient l'infamie, le crime triomphants...

Ces vingt pas, il les fit...

April était dans sa cage de verre, couché sur des épaules...

En voyant entrer James Perry, pâle et défiguré, il se leva, vint à lui, les mains tendues, immédiatement inquiet...

James hoqueta :

— D'ordre de mon oncle... vous devez éteindre les dix hauts fourneaux de votre service.

John April sursauta...

Il machonna, à demi sidéré, estomaqué :

— Eteindre mes hauts fourneaux ?... Ai-je bien compris ?

Perry répéta :

— Eteindre les dix hauts fourneaux de votre service...

Et, brusquement, il tourna les talons et partit. John April resta effaumé de stupeur.



# BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 2 Août 1916

L'assistance à la Bourse est nombreuse aujourd'hui. On s'entrelient surtout des récoltes, dont l'état s'est beaucoup amélioré, grâce au beau temps dont nous jouissons depuis une semaine.

Les battages, qui ne sont pas assez avancés dans le Midi et débutent à peine dans la région centrale, ne permettent pas encore d'établir les prix de base pour les affaires en blés nouveaux, tandis que les vieux blés provoquent à peine quelques transactions locales. La semoulerie lyonnaise et marseillaise, qui travaille en plein, est obligée de payer les blés aubaines-buissons jusqu'à 35.50 et même 36.25 gares départ. Les tuzelles se traitent de 34.75 à 35 fr. sur juillet, et 34.50 sur août.

Sigles tenus 28 à 28.50 ; mais ce prix est trop élevé par rapport à celui du blé. Avoines, 31.50 à 32.50 suivant provenance. Orge nouvelle, peu d'offres de 40 à 39.50 départ. Sarrasins, sans offres.

Graines fourragères rubies en Vaucluse : sainfoin simple, 38 fr. ; vesces grises, 33 fr. les 100 kilos logés. Vins. Cote officielle à Paris : récolte 1915, marchandise courantes franco quai ou gare Paris, conditions habituelles pour la vente au commerce de gros : Bordeaux ordinaire, 800 à 850 fr. le tonneau nu ; blanc entre-deux mers, 725 à 775 fr. le tonneau nu ; vins blancs du Gers, 700 à 725 fr. le tonneau nu ; Basses-Bourgoigne, 130 à 140 fr. la bouteille nue ; Beaujolais, 220 à 230 fr. la pièce nue ; Côte-d'Or, 1.250 à 1.400 fr. la queue ; Maconnais, 200 à 220 fr. la pièce nue. A Beziers (Hérault), on cote : 3/6 de vin 86 degrés, 330 à 340 fr. ; 3/6 de marc 86 degrés, 205 à 210 fr. l'hectolitre nu pris chez le bouilleur.

Sucres, même situation. Londres, ferme : New-York, disponible 6.25, sept. 5.11.

Cafés : Le Havre, calme à 72.75.

Huile de lin : cours nominaux de 132.50 à 133. Suif, coté 130 fr., fermé.

Aux Halles centrales, le bon beurre maintient sa valeur ; les sortes inférieures sont délaissées. Œufs, tendance à la baisse. Les fruits et légumes arrivent en quantités ordinales et suffisantes ; vente active.

## METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 109, liv. 3 mois 105 ; électrolytique, 127 ; étain, comptant 467 3/8, liv. 3 mois 168 ; plomb anglais, 29 3/8 ; zinc, comptant 52 1/2 ; argent, Ponce 31 gr. 1.035 30 d. 1/2.

## La Bourse de Paris

DU 2 AOUT 1916

La caractéristique de la séance de ce jour est l'accentuation du mouvement de hausse des industrielles russes, de celles, notamment, se traitant sur le marché en banque, et parmi lesquelles la Malizof et la Toulka ont plus particulièrement favorisées. Par ailleurs, à l'exception d'un léger recul du Rio, le surplus de la cote reste ferme et sans changement appréciable.

Du côté des fonds d'Etats, nos rentes sont calmes : le 3 1/2 à 81, le 5 1/2 à 89.45. L'Extrême espagnole passe de 78.10 à 78.20. Bonne tenue des Russes. Un peu plus d'activité dans le groupe des établissements de crédit aux environs des cotes précédentes. Grands Chemins français stationnaires. Signes espagnols mieux tenus : le Nord-Espagne à 432, le Saragosse à 431, les Andalous à 391.50.

En banque, la Malizof progresse à 635, la Toulka à 1.205.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28.12 1/2 ; Suisse, 141 1/2 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 180 1/2 ; New-York, 690 1/2 ; Italie, 93 ; Barcelone, 587.

## Maison FRANÇAISE DE PHOTOGRAPHIE

Professeur ALBERT VAUGON  
Exposition permanente DE PASTELS  
Fixe inaltérable d'art.  
AGRANDISSEMENTS en tous genres de tous portraits même d'amateurs.  
28, rue de Châteaudun, Paris.

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADONCIR LA PEAU



Amateurs de bon café

préparation parfaite  
arôme concentré  
économie d'un quart  
avec le nouveau filtre double  
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.

Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 4 fr. 95.  
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Alsace, Lyon

## LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES  
Flacons : 4 fr. 50 ; 4 fr. 75 franco. 41, boul. de Clichy, Paris, et tous magasins.



## BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR !!!

Plus de Colicols Plus de Nicotines Economie 50 %.  
Demand. de 1° les Bureaux de Tabac, 20 r. le Cahier.  
Excelsior Protector Croco garbi 23 son cahier, 1 fr.  
Env. rec. c. M. ou L. ptes. CHAUVE, 13, r. Parrot, Paris



PÂTES, GALANTINES  
& TOUTES VIANDES FROIDES

## ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE  
BANQUE GIRON 154<sup>e</sup> année. 67, rue Rambuteau. Téléph. 67.

TOUS LES JEUDIS

# 25c LES MYSTÈRES DE NEW-YORK

ILLUSTRÉS PAR LE FILM

ADAPTÉS PAR PIERRE DECOURCELLE

L'ÉPIQUE Complexe

25c

Était-ce possible ? En plein travail... en pleine production ?...

Éteindre ces monstres, c'était, en quelque sorte, anéantir Argirh-City, en faire une ville morte...

C'était ruiner trente mille âmes... ou, pour le moins, les priver de pain pendant trois mois. Le temps nécessaire pour rallumer ces gueules devorantes...

Et puis, dans quel but cette extinction ?... Argirh était, la veille encore, si fier de cette « colerette de feu », si fier aussi d'être le fournisseur des Alliés.

April voulait se persuader qu'il avait mal compris. Le front brûlant, bouleversé de stupeur, il courut après James Perry...

En héglant, il machonna à grand-peine : — J'ai mal compris... pour les hauts fourneaux... Secoué de frissons, James Perry répéta, d'une voix tranchante :

— D'ordre de mon oncle... vous devez éteindre... John April n'en voulut pas entendre davantage. En courant, il revint à son poste...

A peine eut-il fait deux pas dans la pièce où, depuis quinze ans, il collaborait avec John Argirh, qu'il dut se laisser tomber sur un siège, pris de vertiges...

L'atroce besoin... Et alors il se souvint des confidences que lui avait faites le père d'Edith...

Il l'entendait encore lui parler des lâches menaces suspendues sur son front... Le malheureux avait dû prendre peur...

Et, cependant, éteindre ces hauts fourneaux, céder à ces menaces, c'était commettre une lâcheté indigne de ce grand cœur de cette âme si belle...

Hélas ! l'ordre était formel... Il fallait obéir ! John April tourna la tête vers le tableau des commandes... Il aperçut les manettes sous chacune desquelles

était clouée une petite plaque émaillée portant un numéro d'ordre...

Il compta de 1 à 30... Mais, au dixième, il frissonna... Frisson d'angoisse.

Il n'avait qu'à tourner de droite à gauche chacune de ces manettes et, presque instantanément, les géants allaient, grâce à un dispositif spécial de l'invention d'Argirh, s'éteindre, pousser un dernier halètement, véritable râle...

Il s'approcha des tableaux... Un éblouissement le fit chanceler... Mais l'ordre était formel...

Alors, d'une main frémissante, il manœuvra la première manette... Il lui parut qu'il hâtait sa propre mort...

Et, fermant les yeux, comme fuyant une horrible vision, il acheva sa détestable lâche... Lorsqu'il eut fait mouvoir la dernière manette, il se précipita dehors...

Son regard s'accrocha sur les gueules infernales... Et tandis que de grosses larmes roulaient sur son visage bouleversé, il assista à la mort lente de ce qui était plus que la moitié de sa vie...

Dans les ateliers, une vague de stupeur médusa les titans de cette cité de l'acier...

James Perry, déambulant comme un automate, reprit le chemin du pavillon. Sur son passage, les gardes s'écartèrent en le dévisageant...

Bientôt, il disparut à leur vue... La porte de sa prison se referma derrière lui avec un bruit sourd assez semblable à celui que fait une pierre tombale en se couchant lourdement sur la dépouille qu'on vient de lui confier...

Lentement, il remonta jusqu'à son cabinet, s'y enferma...

Et la muraille de fer vint reprendre sa place... Cette fois pour ne plus se rouvrir.

Li-Pou-Fang en avait décidé ainsi... Leur crime commis, les deux Chinois, à leur tour, quittèrent le pavillon...

Juste au moment où ils en sortaient, une sourde clameur parvint jusqu'à eux... Li-Pou-Fang tressaillit et prêta l'oreille...

— Ces bruits viennent des ateliers de fonderie... — Oui... On dirait des clameurs d'émeute... Désignant le ciel, le hideux bourreau de Jack bredouilla :

— Les hauts fourneaux s'éteignent... regarde... — C'est peut-être là la raison de ces cris... — A l'annonce de l'extinction des feux des ateliers de la fonderie, les ouvriers d'Argirh menacent peut-être de se révolter... La misère qui les menace... le chômage, voilà de quoi les rendre furieux...

— Une émeute est à craindre... — Ce serait du secours qui nous arriverait... — Croyez-vous ?... — La victoire plus certaine encore... — Ou bien près de nous échapper... Devant l'émeute, plus de consigne !

Tchéou appuya longuement sur chacune des syllabes de ces mots. Li-Pou-Fang questionna, non sans quelque fébrilité dans la voix :

— Qu'entends-tu par là ?... — Dans leur colère d'être privés de leur gagne-pain, les ouvriers d'Argirh peuvent exiger de lui être présentés afin de tenter de le faire revenir sur sa terrible décision.

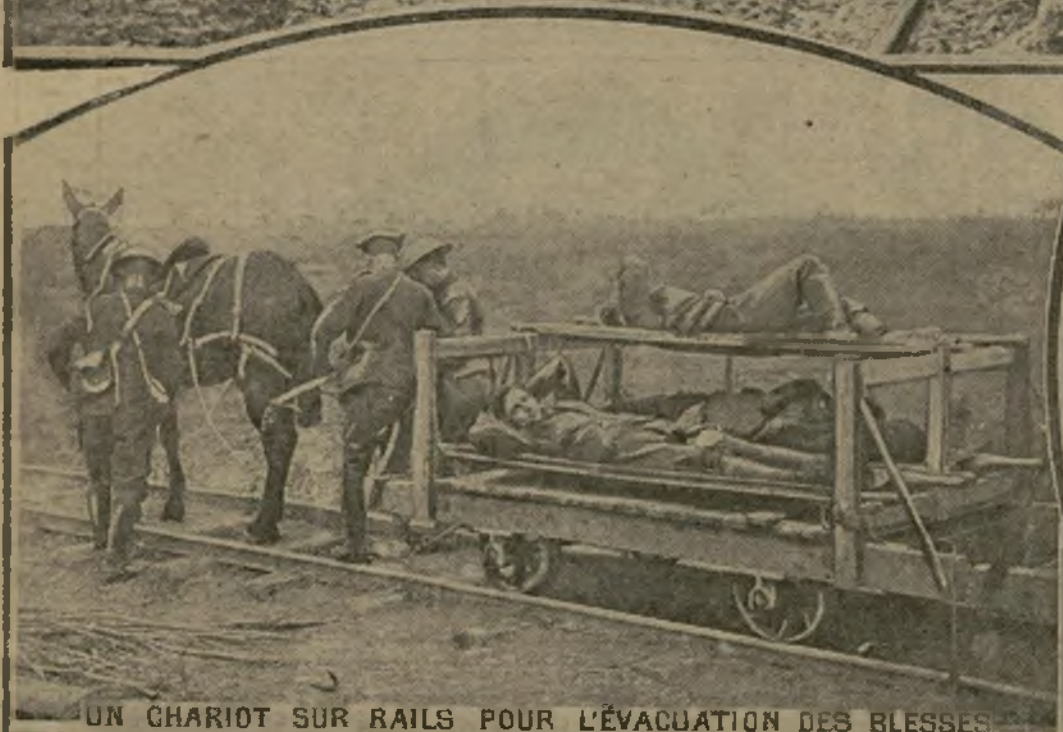
— Eh bien ? — On leur dira qu'il n'est pas visible... — Personne n'osera passer outre à la consigne donnée par lui...

(A suivre.)



## La pression méthodique de l'armée anglaise se poursuit avec succès

TOMMIES DÉGAGEANT UNE AUTO-AMBULANCE EMBOURBÉE



UN CHARIOT SUR RAILS POUR L'ÉVACUATION DES BLESSÉS



UN 150 ALLEMAND NON ÉCLATÉ



L'EXAMEN D'UN 77 PRIS À L'ENNEMI

La puissance de la nouvelle artillerie lourde et l'acharnement avec lequel les dernières attaques britanniques ont été menées au nord de la Somme ont permis à nos alliés d'enlever toute une série de positions puissamment fortifiées. L'armée de sir Douglas Haig continue d'exercer en Picardie une pression méthodique, où les heures d'accalmie sont consacrées à la consolidation du terrain conquis.